

Un an après: bilan et perspectives

Un point sur la situation actuelle de **Chroniques**, un rappel de nos politiques éditoriales, des prises de position sur l'écriture et la question de la liaison à la classe ouvrière.

Stratégie: un exemple de dogmatisme

Si la polémique entre deux revues progressistes ne constitue pas, pour nous, un enjeu principal, nous croyons tout de même qu'une réponse lucide doit être apportée.

Pour une écriture montante

Introduction à une lecture de **Révolutions pour plus d'un Faust** d'Hélène Xous.

Débat: petite bourgeoisie

et consommation des besoins/désirs

som

ligne c

Editor

Débat

Textes

Rappu

Chron

Inform

chron

Casa Pos

Collectif

Oppe Ha

Pierre, P

étaire à

Gourner

égal à la

Maquette

ouvertur

sommaire

numéro 13
janvier 1976

Ligne ouverte 2

- Editorial** 4 Un an après: bilan et perspectives
- 20 Stratégie: un exemple de dogmatisme
- Débat(s)** 44 Petite-bourgeoisie et consommation des besoins/désirs *par Céline St-Pierre*
- Textes à l'appui** 50 Comment le privé est politique *par France Théorêt*
- Chroniques** 53 Les cours obligatoires de théâtre. I. Les objectifs de la DGEC *par Thérèse Arbic*
- 59 Une Rencontre différente des autres *par Madeleine Gagnon*
- 63 Pour une écriture montante *par Philippe Haeck*
- 69 Le retour du féminin *par Réjean Jacques*
- 73 L'Oreille et la voix du Peuple *par Jean-Marc Potte*
- 78 Le cinéma, bien, mais plus que le cinéma *par Patrick Straram le Bison ravi*

Informations 84

chroniques

Case Postale 747, Succ. N. Montréal.

Collectif de production: Thérèse Arbic, Madeleine Gagnon, Philippe Haeck, Réjean Jacques, Jean-Marc Potte, Céline Saint-Pierre, Patrick Straram le Bison ravi, Laurent-Michel Vacher, secrétaire à la rédaction. Collaboration spéciale: Léandre Bergeron. Courrier de la deuxième classe: Enregistrement no 3451. Dépôt légal à la bibliothèque nationale du Québec.

Maquette, composition: Agence de presse libre du Québec; couverture: Mario Leclerc. Impression: Journal Offset.

ligne ouverte

Edition et critique

Moi, ce qui m'ennuie avec les critiques, c'est qu'ils ont toujours raison. Il y a douze, treize, quatorze ans, quand on publiait à Parti pris *Le Cassé*, les *Cantouques*, le *Cabochon*, *Pleure pas Germaine*, tout le monde nous engueulait. La critique à l'époque était aux mains de Jean-Ethier Blais, Guy Sylvestre, Gilles Marcotte et ils ont descendu la plupart des livres qui ont constitué ce qu'on a appelé "l'école Parti pris".

Ce n'est que dans de petits journaux de province, comme par exemple le *Canada français* de Jean-Yves Théberge qu'on trouvait des critiques qui aimaient la littérature. Ou à Joliette, ou à Rimouski. Montréal, c'était la D.C.A. ou le black-out genre *Radio-Canada*. On n'était pas dans le coup. Ah, il y avait bien aussi la clique. Dans *Parti pris*, Patrick Straram et Raoul Duguay prenaient à l'appui, trouvait qu'on faisait de bons livres.

Dix ans plus tard, ça n'a pas changé. Avec cette différence que la critique d'aujourd'hui, trouve donc qu'on était bon, il y a dix ans, mais que les livres d'aujourd'hui, vraiment, ça vaut pas cher. En fait, on n'est pas chanceux, c'est tout. On est toujours dix ans en avant des critiques. Quand on publiait *Lesbiennes d'acid*, En désespoir de cause, *L'Inavouable*, descendus en flammes par Jean-Guy Pilon, où était Philippe Haeck? A la petite école, probablement en train de lire Spirou.

Les livres d'aujourd'hui ne plaisent pas aux critiques d'aujourd'hui. Ils aiment mieux les livres d'hier. C'est peut-être parce qu'ils sont des critiques d'hier.

Côté clique, par ailleurs, ça n'a pas changé. La clique de *l'Aurore* est forte. On la retrouve dans *Chroniques* et dans *Le Devoir* en particulier. Toute la poésie que *l'Aurore* publie bénéficie automatiquement d'une complaisance de monsieur Haeck. Même les textes les plus abscons, il les explique, il les comprend et il vous prouve que

tout ça est de gauche, révolutionnaire, prolétarien et tout et tout. Mais Louis Bergeron dénonce-t-il la radio-consommation, les politiciens vendus, la guerre du Vietnam en un langage quotidien, ce sont de petits poèmes légers. Eh bien ça alors, comme on dit. Non, moi, je ne marchais pas en 1962-63 dans les combines de la critique, je veux dire que je m'en crissais comme de l'an quarante, avec le temps et dix ou quinze ans de plus dans le corps, je m'en crisse encore plus, et je ne répondrai sûrement pas à l'invitation de Philippe Haeck de me justifier publiquement des auteurs et des livres que nous publions aujourd'hui à Parti pris.

Ce qui m'étonne, c'est que le ridicule de la chose ne frappe pas plus les gens. Quand verra-t-on dans Chroniques une description de l'empire Benjamin News et Hachette sur la librairie et les 12,000 points de vente du Québec? Ça, ce serait du sérieux. Mais non, on aime mieux se faire valoir et arborer des oriflammes et coller des étiquettes et défendre les petits amis. Vivent les livres! Et merde aux critiques d'hier, d'aujourd'hui et de demain.

Gérald Godin

Note du collectif de production.
Voir "la circulation des lettres"
dans "Chroniques" 14 février,
1976.

Fragment d'une élégie

à la mémoire de Pier Paolo
Pasolini

Là où ton corps succombe
sous les coups nazificateurs...
se lève une fleur de guérison...
après la marée d'outrages et de
blessures
tes séquences attisent encore nos
yeux...
les éclairs de ta visualité
pansent les plaies de nos consciences...
la beauté que tu as multipliée
intensément redonne le goût de la
juste image
et d'une liberté sans gémissements
devant le fade la bêtise ou l'infâ-
me...
est-ce la marque d'une absence
si ta mort au flanc du hasard nous
rassemble
autour de ta révélation ou plutôt
le symbole d'une soif d'aimer?
ce regard chaleureux coloré
d'angoisse
que tu portas sur tout
annonce la naissance d'un avenir
sans chaînes

Gilbert LANGEVIN
13 novembre 1975

Pour Patrick S., cordialement.

Un an après: bilan et perspectives

Chroniques a un an. Il nous a paru opportun de faire à cette occasion un temps d'arrêt pour présenter quelques explications, quelques éléments d'auto-critique de notre pratique et quelques projets. Nous croyons en effet qu'il est indispensable d'associer notre lecteur, dans toute la mesure du possible, à l'élaboration et à la vie de la revue: c'est dans cette optique que nous avons voulu accomplir cette étape de réflexion.

1. Comment ça marche

Pour commencer, il est utile de connaître certaines précisions sur la manière dont, après une année complète de rodage, se fait concrètement la revue. L'expression "collectif de production" — dont quelques-uns ont dû sourire — recouvre en fait exactement la réalité. A l'exception du travail de composition et d'impression proprement dit (exécuté par les militants de l'Agence de presse libre du Québec et par les travailleurs de Journal-Offset respectivement), toutes les tâches impliquées par la production de *Chroniques* (secrétariat, trésorerie, envoi des abonnements, envoi aux librairies de province, distribution directe aux librairies de Montréal, correction des épreuves, préparation en comité de rédaction de

chaque numéro, etc.) sont réparties entre tous les membres ou exécutées collectivement. Chacun fournit donc, mensuellement, sans rémunération, son travail d'écriture et son travail de production à peu près également distribué dans le groupe.

Notre équipe, composée au départ de dix personnes, n'en compte plus actuellement que huit. Thérèse Dumouchel et Noël Audet nous ont quittés pour diverses raisons. Léandre Bergeron s'est éloigné de Montréal, sans rompre ses liens avec *Chroniques*. Réjean Jacques a pris la relève pour les mass-média et nous pouvons annoncer une nouvelle chronique sur les récits qui débutera le mois prochain, ce qui portera à neuf le collectif. De plus, nous cherchons à pourvoir la place d'un(e) chroniqueur(euse) ou plusieurs sur les musiques (du jazz au contemporain en passant par le populaire, le folklorique, etc.), d'un(e) autre sur le roman et d'un(e) dernier(e) sur la critique de la vie quotidienne, ce qui porterait éventuellement notre nombre à douze et faciliterait notre fonctionnement tout en enrichissant le contenu de la revue.

Notre méthode de travail quant à la rédaction n'a pas changé depuis le début. Tout texte est lu et discuté par l'ensemble du collectif, chaque mois, et il n'est pas rare que des modifications substantielles ressortent de ces débats internes par lesquels se précise progressivement l'ensemble de nos positions. Seuls les éditoriaux reflètent toutefois un accord formel et complet de l'équipe: le sujet une fois choisi, un ou plusieurs d'entre nous sont chargés de la préparation et de la rédaction d'un texte. Il faut alors distinguer deux étapes. L'accession au statut d'éditorial suppose qu'au moins huit sur dix des membres sont favorables au texte, après discussion et révision éventuelle. En pratique, tous les éditoriaux parus à ce jour ont fait, sur l'essentiel, l'unanimité. Une fois l'éditorial accepté, tous les chroniqueurs(euses) s'engagent toutefois à inscrire leurs articles à l'intérieur de la ligne idéologique ainsi définie: l'ensemble des éditoriaux détermine

donc peu à peu le cadre dans lequel se fait tout le travail et il est entendu qu'aucun texte qui contredirait de façon nette les positions soutenues dans un éditorial ne pourrait être accepté.

Lorsqu'il y a désaccord sur un texte, la rubrique "débat(s)" nous permet le cas échéant, comme nous l'avons fait pour la langue, d'exprimer dans un premier temps les diverses positions pour en arriver si possible, finalement, à formuler un point de vue éditorial commun (comme nous comptons le faire prochainement sur la langue, justement).

Dernier aspect de ces questions de fonctionnement sur lequel nous voulons apporter des précisions: les finances. A l'heure actuelle nous vendons un peu moins de huit cents exemplaires par mois. Notre seuil de rentabilité se situe, comme nous l'indiquions dans l'éditorial de notre premier numéro, à au moins mille. Une mise de fonds originelle de l'équipe (un peu plus de \$4,000.) nous a permis de ne pas connaître trop de difficultés jusqu'à présent, mais il est devenu clair il y a déjà plusieurs mois qu'un appoint extérieur s'avérait indispensable pour éviter la disparition de *Chroniques*. Nous nous sommes alors résolu à demander une subvention au Conseil des Arts qui nous a alloué la somme de \$3,000. (pour la période allant jusqu'en septembre 76).

Nos ressources ne nous permettant pas de faire de publicité pour élargir notre audience et les quotidiens ayant en général ignoré ou dénigré notre tentative, il nous reste un gros effort à fournir du côté de la promotion pour assurer la progression de nos ventes. Les lecteurs peuvent sans doute y contribuer en faisant connaître la revue et en suscitant des abonnements (en particulier des institutions, bibliothèques, etc.). En augmentant substantiellement le nombre de nos abonnés et de nos acheteurs réguliers, nous pouvons en effet consolider les assises de la revue.

Quant aux aspects extérieurs, il nous semble que la présentation de la revue peut être améliorée. La mise

en page nous apparaît peu aérée et les illustrations nettement insuffisantes. Compte tenu de nos possibilités, nous apporterons bientôt diverses modifications qui, sans changer le format, la périodicité ni la structure générale de la revue, renouvelleront la présentation des textes. Le numéro aura désormais plus de pages (96 au lieu de 80) et sera en conséquence collé et non plus broché. Nous utiliserons un meilleur papier, ce qui mettra mieux en valeur des illustrations plus nombreuses. L'ordre des chroniques sera modifié: les chroniques socio-politiques ont pu sembler (à tort d'ailleurs) privilégiées parce qu'elles étaient les premières. Nous voulons que *Chroniques* soit une revue avant tout culturelle, et les divers textes paraîtront selon l'ordre alphabétique des auteurs, ce qui évitera tout effet de préséance injustifié.

En second lieu, nous n'avons pas su coller d'assez près à l'actualité dans nos sujets. Les conditions de production de la revue, contre-partie de notre caractère mensuel auquel nous attachons la plus grande importance, nous imposent un délai d'un mois entre la rédaction des chroniques et leur lecture, ce qui ne facilite pas notre tâche de suivre l'actualité, non plus d'ailleurs que la disponibilité quand même limitée de chacun de nous. La rubrique "Informations" sera malgré tout étoffée et des éditoriaux prenant position rapidement sur des événements importants seront publiés.

2. Clarification de nos orientations

Notre premier éditorial traçait les grandes lignes du programme à accomplir: intervenir de façon essentiellement critique dans la lutte idéologique dont le champ culturel et social est le lieu. Non seulement il désignait les deux tendances pseudo-novatrices à l'oeuvre dans la petite-bourgeoisie scolarisée (le nationalisme réformiste et la contre-culture confusionniste ou éclectique), mais il posait l'importance du domaine idéologique à la charnière du politique et du culturel.

Les enjeux de notre lutte

Nous croyons qu'il y a non seulement place mais nécessité pour une revue qui couvrirait **chaque mois** les activités culturelles et politiques d'importance au Québec dans une perspective de lutte de classes.

Entretien avec Gilles Hénault:

30 ans après le Refus Global

La lutte va être longue, me dit-il, et il faut partir de la réalité vécue par l'ouvrier et travailler quotidiennement pour que de la classe ouvrière émerge peu à peu son avant-garde politique.

Quant au milieu de travail, il sert de décor ou vient cautionner les propos que tient Tremblay sur les problèmes individuels des ouvriers, le travail ne faisant qu'ajouter à ses soucis quotidiens.

Le Père Noël et le Clitoris de la Fée des Etoiles

Le père-noël-bouddha-lucky-luke-vanier est l'exact envers des produits du système, non sa transgression.

“Nous disons politiques et culturelles parce que nous croyons que ces champs sont reliés, par le biais de l'idéologie, et qu'une analyse qui les isolerait, n'indiquerait pas dans l'un et l'autre champ, le travail essentiel de l'idéologie en place, à tous les niveaux, pour maintenir les rapports économiques d'exploita-

tion par lesquels notre société fonctionne, ou encore, cet autre travail d'idéologie, cette fois subversive, pour le renversement de ces rapports." (1)

Cela supposait que nous produisions une série d'analyses qui explicitent d'une part, notre appréciation de la conjoncture politique actuelle, en second lieu, nos positions sur des questions sociales reliées à l'idéologie et à la lutte des classes, et enfin des bases concernant nos théories de la pratique culturelle. La relecture de nos éditoriaux nous donne à cet égard la conviction que nous avons réussi à clarifier les éléments principaux d'une telle série d'analyses.

L'éditorial de notre numéro 10 ("La fascisation du régime") montre, sur le plan de la conjoncture politique, comment s'expliquent le durcissement du pouvoir et le passage de la libéralisation à la répression: il est la conséquence des tendances à la fascisation inhérentes au capitalisme monopoliste d'Etat en crise — en crise, mais toujours à la recherche du meilleur taux de profit (et du maximum de pouvoir social et politique au service de ce profit). C'est bien la contradiction capital/travail qu'on retrouve derrière les raidissements politiques et le défaitisme idéologique qui les accompagne. L'appareil d'Etat, dont le pouvoir s'exerce de plus en plus clairement au-dessus des soit-disant mécanismes de contrôles de la supposée "démocratie parlementaire", est bien au service de la défense des intérêts de la bourgeoisie et des profits du capitalisme.

Seule une telle analyse permet la juste compréhension de l'inertie, du pessimisme, de la fuite du réel, du défaitisme si fréquents parmi la petite-bourgeoisie scolarisée et dans les milieux culturels depuis quelques années. C'est ce que confirme la liaison établie dans notre éditorial du numéro 8-9 ("Pour une école publique, laïque, démocratique et communautaire") entre la poussée réformiste de la nouvelle petite-bourgeoisie dans l'appareil d'Etat (durant la phase de relative expansion économique des années 60) et sa

(1) "Les enjeux de notre lutte", no 1, p. 9.

soumission subséquente aux orientations et aux intérêts de la fraction hégémonique de la classe dominante, la bourgeoisie des monopoles (au fur et à mesure que se précise la phase de crise de stagflation). Dans ce texte, il apparaît bien que le soit-disant "drame de l'enseignement" renvoie à l'échec du réformisme (Rapport Parent) et à la tendance actuelle à rentabiliser ouvertement l'école en fonction des "impératifs" économiques engendrés par le capitalisme. L'analyse dévoile ainsi les causes du désarroi idéologique fréquent chez les enseignants, acculés à choisir entre le rôle de serviteur avoué du pouvoir et du capital ou les tâches militantes d'une véritable mobilisation révolutionnaire. Alors que le réformisme moderniste avait pu entraîner à bon compte une bonne conscience "progressiste", la situation actuelle est source d'anxiété et d'opportunisme, puisqu'elle radicalise les choix de classe nécessaire pour l'enseignement.

La même articulation du social, de l'idéologique et du politique ressort du texte sur "Libération des femmes et lutte des classes" (no 2). Pour nous, les luttes des femmes révèlent comment, sur la différence naturelle des sexes et les contradictions qu'elle implique, se sont greffées des contradictions d'un autre ordre, dans une large mesure idéologiques mais déterminées en dernier ressort par les conditions économiques. Ceci nous amène à montrer que la lutte des femmes ne peut se penser indépendamment de la lutte idéologique ni de la lutte des classes tout en évitant les écueils parallèles du sexisme et de l'économisme: "si la différence sexuelle n'est pas de nature antagonique, elle constitue la base historique sur laquelle se sont greffées des contradictions entre sexes véritablement antagoniques: les différences idéologiques, politiques et économiques." L'abolition de ces antagonismes suppose qu'au plan idéologique s'accomplisse l'analyse des différences-contradictions sexuelles et des antagonismes économiques qui les surdéterminent. Et ceci concerne la lutte des classes, car: "quand la domination sexuelle, raciale, politi-

que est vue et acceptée comme phénomène naturel et inaliénable, il n'est pas surprenant que l'exploitation d'une classe par une autre le soit aussi."

De semblables analyses nous permettent de bien situer le champ de l'idéologique, point nodal de l'articulation dialectique entre le politique et le culturel, tout en dépassant l'abstraction d'une telle formulation grâce à des exemples situés et limités dans le champ culturel: le théâtre, les arts et la littérature.

Dans le premier cas, notre éditorial du numéro 12 ("Les contradictions du théâtre au Québec") tentait de préciser comment, dans la conjoncture sociale actuelle, trois tendances se partagent le travail théâtral: le théâtre officiel, reflet du libéralisme et instrument d'intégration; le théâtre d'essai, le plus souvent nationaliste, réformiste ou utopique; le théâtre d'agitation-propagande, progressiste et engagé mais exposé à l'isolement et à l'idéalisation ouvriériste. L'impasse du premier, les limites du second et les erreurs du troisième ne relèvent pas des choix individuels ou des particularités subjectives des travailleurs du théâtre; elles sont l'expression indirecte de la situation de classe des intellectuels et des artistes dans la conjoncture politique québécoise actuelle.

Parallèlement, notre texte "Pour un art progressiste" (numéro 11) relève l'influence désastreuse de la tendance exclusive à l'expérimentation qui, sous des allures contestataires, perpétue le fossé entre la production esthétique et les finalités de libération politique et de changement social. Notre analyse peut ainsi remettre au premier plan l'importance déterminante de la pratique sociale de l'artiste et fonder sur cette base une critique de l'esthétique dite du "réalisme socialiste".

La complémentarité du recours à la pratique et de la réorientation idéologique radicale qui doit l'accompagner se retrouve dans notre analyse sur "Les conditions de l'écriture au Québec" (no 6-7). Montrant que c'est sur la base de leur intérêt de classe que la plupart des écrivains entretiennent les mythes éculés de la

“création littéraire”, ce texte établit que la pratique d’écriture peut se transformer en intervention idéologique révolutionnaire sur la base d’un recours à la théorie dont les instruments principaux seraient le marxisme (en particulier Brecht et Mao Tse-toung), la théorie de l’inconscient (Freud) ainsi que, dans une certaine mesure, les théories philologiques et culturelles (Nietzsche).

Le moins significatif n’est pas, à nos yeux, d’avoir pu dégager sur plusieurs de ces questions des perspectives d’action éclairées et justifiées par nos analyses. L’importance actuelle de toutes les luttes sectorielles ou ponctuelles face au durcissement du régime; les objectifs de politisation syndicale, d’ouverture aux quartiers et de sensibilisation des jeunes à la connaissance et à l’action dans le cadre scolaire; la formation de groupes d’action communautaire pour faire éclater les limites des pratiques artistiques actuelles; la complémentarité pédagogique de la lecture des oeuvres québécoises contemporaines et d’une activité d’écriture de groupe fondée sur la connaissance, le rythme et le désir dans le cas de l’enseignement de la littérature. Chacune à son niveau et dans le cadre tantôt large, tantôt restreint qu’elle abordait, nos analyses ont débouché sur des propositions concrètes et progressistes qui sont le relais nécessaire de l’efficacité théorique.

Ce résumé de notre démarche nous apparaît donc, dans l’ensemble, faire ressortir un acquis positif. Toutefois, nous sommes bien conscients du caractère encore partiel et non systématique de notre politique éditoriale, qui s’élabore au fil des mois. Plusieurs de nos thèses seront peut-être critiquées; nous-mêmes entreprendrons de les compléter et si nécessaire de les réviser.

Les conditions de l'écriture L'écrivain matérialiste écrit pour celles et ceux qui veulent renverser l'ordre bourgeois, expérimente la langue porteuse de connaissances, de rythmes, de désirs.

Pourquoi, comment, pour qui écrire au Québec en 1975? Des textes de Victor-Lévy Beaulieu, Claudette Charbonneau-Tissot, Jean-Claude Clari, Roger Des Roches, Madeleine Gagnon, Michel Garneau, André Gervais, Philippe Haeck, André Roy, Claire Savary, Patrick Straram le Bison ravi, Françoise Théorêt.

Le cinéma, bien, mais plus que le cinéma Il y a un terrorisme du héros positif qui pourrait bien desservir les combattants sur le terrain. Peut-être va-t-il falloir effectivement reconsidérer sérieusement "Le cuirassé Potemkine", exemple inaugural mémorable, auquel on devrait tout un cinéma de propagande adialectique, ne faisant des luttes marxistes que l'envers exact de l'ennemi à abattre, l'impérialisme américain.

3. La poursuite de notre travail

L'écriture elle-même doit être questionnée, pensée. Il n'est pas en effet indifférent que nous utilisions tel discours ou telle écriture. Autant nous recherchons

la complémentarité de plusieurs appareils critiques articulés selon la lutte des classes (pratique brechtienne du théâtre, analyse psychanalytique centrée sur le sujet sexuel, théorie du texte liée à une écriture textuelle, critique de l'idéologie, description des formations symboliques, questionnement lyrique des productions artistiques, etc.), autant nous tenons à la diversité des écritures: écritures analytiques qui pratiquent la clarté, l'affirmation, l'ironie, qui s'impliquent dans l'étude de problèmes complexes, écritures lyriques engageant l'individu qui écrit et manifestant son plaisir d'écrire, sa participation à l'objet étudié. Compte tenu de notre public formé surtout de petits-bourgeois intellectuels comme nous, nous rejetons toute forme d'écriture de propagande qui se contenterait de répéter des mots d'ordre ou de se limiter à l'arrogance contre l'ennemi; nous ne voulons pas d'une écriture stéréotypée, simpliste. Ce que nous voulons ce sont des écritures transformatrices qui ne craignent pas de prendre des risques, c'est-à-dire qui préfèrent à la retraite derrière des certitudes théoriques la formulation d'énoncés neufs sur des phénomènes actuels. Nous sommes pour des écritures "montantes", pour des écritures qui participent aux luttes idéologiques actuelles, pour des écritures qui activent la pensée. Qu'un tel choix produise assez souvent des textes difficiles à lire, nous en sommes tout à fait conscients, mais nous continuerons à défendre de tels textes tant que leur difficulté viendra de la complexité du réel, de l'inachèvement relatif des concepts d'analyse ou de la force lyrique d'une écriture.

La complexité de nos objectifs le justifie pleinement. Découvrir comment on peut articuler les concepts du matérialisme historique et dialectique avec ceux de la psychanalyse, proposer des analyses matérialistes qui ne méconnaissent pas la spécificité des différentes pratiques, artistiques et didactiques, du champ culturel et les perceptions collectives des faits culturels, politiques et économiques, exige une écriture inventive, productrice, et nous empêche tout recours à

une écriture qui serait ou individualiste ou théoriciste. Ces deux déviations nous ont touchés à des degrés divers. D'une part, certains textes ont confondu l'inscription du sujet avec le narcissisme individuel, la fétichisation de soi, les clins d'oeil et les allusions incompréhensibles à la presque totalité des lecteurs. Le culte de la singularité masque le sujet et le mythifie au lieu de la révéler. D'autre part, nous devons nous garder de l'écueil du théoricisme où l'auto-suffisance des concepts et du discours, l'impersonnalité et l'abstraction de l'analyse, risquent d'occulter l'articulation historique de l'objet étudié avec notre pratique concrète. Nous travaillerons à éliminer ces deux déviations.

Le choix même de nos objets d'analyse peut être ré-orienté: la vague de défaitisme qui s'est abattue sur une bonne partie de la petite-bourgeoisie scolarisée (étudiants, enseignants, producteurs culturels, etc.) et contre laquelle nous entendons lutter, nous avons couru parfois le risque de l'encourager indirectement en développant une activité critique trop fréquemment dénonciatrice. Nous n'avons pas assez parlé de ce qui va bien; nous avons méconnu certaines tentatives qui se font au niveau artistique, scolaire, syndical, dans une direction socialiste. Les rechercher et les mettre en valeur est une tâche importante. Tout ce qui, par l'écrit et d'autres pratiques, lutte contre l'impérialisme américain et les grands monopoles canadiens, contre les aliénations sociales et culturelles dont ils sont les causes, contre l'idéologie et la vision du monde qu'ils soutiennent, est *progressiste* et contribue, ne fût-ce qu'indirectement, à créer des conditions propices à l'expansion d'un mouvement communiste au Québec et au Canada. C'est donc surtout cela que nous devons faire connaître et encourager.

Dans une certaine mesure, nous avons aussi négligé les deux idéologies culturelles qui nous apparaissent les plus dangereuses pour la petite-bourgeoisie intellectuelle (et que nous avons justement désignées dans

notre éditorial de présentation): le nationalisme et la contre-culture. Ils restent, de par leurs ambiguïtés, les deux courants les plus dangereux. Le nationalisme se tourne, de plus en plus clairement, vers la droite (cf. l'évolution récente du Parti Québécois) et ne charrie plus qu'une sorte d'humanisme réformiste, discours de censure et de démobilisation — même s'il se pare du nom de "progressiste"... Pour beaucoup d'enseignants, d'étudiants, d'artistes, d'écrivains, ce "nationalisme de bon aloi" sert facilement de brevet de "progressisme" alors qu'il autorise, sous couvert de réformes, l'intégration au système, la passivité et le défaitisme. Les beaux discours d'une publication comme *Interventions* (la nouvelle revue de Quinze) viennent à point nous rappeler qu'il ne faut pas omettre de débusquer une telle tendance.

Avec la contre-culture, notre travail de dénonciation doit être également plus poussé. Sous le nom de "Nouvelle culture", elle a tenté, après les déboires de la Semaine de la contre-culture, de se renouveler superficiellement, comme en témoigne par exemple la parution d'un *Mainmise* "nouveau et amélioré". Agent de démission et d'idéalisme, ce courant appelle de notre part la vigilance et l'approfondissement de l'analyse.

Nous sommes enfin conscients du travail qu'il nous reste à accomplir pour faire porter nos recherches sur les infrastructures socio-économiques du champ culturel (conditions de vie et de travail des artistes, marché des biens culturels, nature des publics, revenus et profits, politiques gouvernementales, mécénat public ou privé, institutions culturelles, enseignement artistique, etc.). Il y a là un immense champ d'investigation dont le rôle vital pour une juste analyse marxiste du champ culturel ne nous échappe pas. Toutefois, dans les limites de notre parution mensuelle, l'insuffisance des données et l'énormité du travail de documentation et d'enquête à accomplir place cette tâche au-dessus de nos moyens. Nous essaierons

pourtant d'aborder ces questions et nous sommes vivement intéressés à publier les résultats de recherches qui pourraient nous être communiqués dans ce domaine.

Il reste un problème à clarifier. Nos lecteurs sont surtout, comme nous-mêmes, des intellectuels petits-bourgeois qui cherchent, qui se posent des questions mais ne savent pas où aller pour y répondre et pour agir. Ils sont menacés d'une part de défaitisme (effet direct sur la petite-bourgeoisie du durcissement du pouvoir et de la crise économique) d'autre part par le dogmatisme (dont nous pensons qu'il représente le défaut le plus grave de ceux qui, dans divers mouvements, organisations ou groupes, cherchent à oeuvrer pour le communisme). Les étudiants, qui ont subi depuis quelques années un évident processus de prolétarianisation relative, sont un public que nous aimerions rejoindre; c'est pour eux plus que pour des militants ou des universitaires déjà convaincus que nous voudrions travailler.

Certains nous ont reproché notre manque de liaison avec la classe ouvrière. En l'absence d'un parti communiste de masse, ce manque de lien est un problème pour tous les marxistes, y compris ceux qui oeuvrent dans l'un ou l'autre des groupes politiques de tendance communiste. Ce reproche, d'ailleurs, en recouvre un plus précis: que nous ne soyons pas affiliés à l'un ou l'autre de ces groupements politiques. Nous croyons qu'actuellement, compte tenu de l'extrême division du mouvement communiste au Québec et du sectarisme qui y est la plupart du temps prédominant, être membre d'un groupement politique consiste plus à se distinguer des autres organisations marxistes qu'à se lier avec la classe ouvrière. Dans une telle conjoncture, nous avons préféré garder l'autonomie de *Chroniques* face à l'un ou l'autre des mouvements politiques existants.

Bien sûr, nous ne sous-estimons pas le travail indispensable accompli par les militants de plusieurs

groupes politiques en vue d'amorcer des liens avec les éléments avancés de la classe ouvrière. Mais nous ne croyons pas qu'il faille absolument être membre de l'une ou l'autre organisation pour pouvoir participer à cette tâche. Nous pouvons le faire, par exemple, en militant dans nos syndicats respectifs et, par ce biais, en oeuvrant dans notre Centrale (où se côtoient des travailleurs de différents milieux) et dans les fronts communs locaux et régionaux pour entrer en contact avec les travailleurs d'autres secteurs et effectuer avec eux un travail syndical et politique. Nous reconnaissons la nécessité d'un parti communiste de masse, mais nous savons qu'il sera le fruit d'un processus historique complexe et plus ou moins long, qui ne peut être décidé par un groupe d'intellectuels, si "militant" voudrait-il être.

Enfin, le mot d'ordre de "liaison avec la classe ouvrière" a entraîné, à notre avis, une déviation politique, à savoir la tendance à négliger le travail spécifique que peuvent faire les petits-bourgeois intellectuels dans leur propre milieu. Pour un enseignant, par exemple, lutter contre les influences nationalistes et contre-culturelles qui s'exercent sur nos étudiants, défendre un syndicalisme de combat, sont des tâches non seulement importantes mais indispensables. Tout en reconnaissant le rôle historique de direction que doit exercer la classe ouvrière dans le processus révolutionnaire, il ne faut pas oublier qu'elle aura besoin de l'appui des salariés prolétarisés, ainsi que d'une fraction de la petite-bourgeoisie intellectuelle.

Sans nier que le problème fondamental pour tous les marxistes au Québec soit celui de la liaison avec la classe ouvrière, *Chroniques* tente de faire un travail nécessaire parmi les intellectuels et les travailleurs culturels, afin de développer chez eux une conscience de classe qui allie la défense de leurs intérêts à ceux, prioritaires, de la classe ouvrière pour une nécessaire transformation révolutionnaire de la société.

Ces remarques, éléments de la réflexion en cours parmi l'équipe de *Chroniques*, ne sont nullement complètes ni systématiques. Elles entendent seulement marquer une étape, indiquer une situation, exprimer nos perspectives actuelles. C'est en partant d'elles que nous sommes décidés à continuer notre travail. Pour permettre à nos lecteurs d'y participer, nous avons désormais trois rubriques qui élargissent le corpus des textes publiés au-delà de notre groupe: outre la "Ligne ouverte" et, occasionnellement, les "Débat(s)", une section intitulée "Textes à l'appui" nous permet désormais de publier des études, des analyses, des articles, qui étoffent et complètent notre contenu — sans oublier nos deux numéros doubles de l'été pour lesquels nous faisons appel à plusieurs collaborateurs de l'extérieur. Ainsi élargie, et compte tenu de nos moyens limités, *Chroniques* sera mieux armée pour poursuivre son intervention critique.

Le Collectif/
par L.-M. V.

Dernière heure. Laurent-Michel Vacher démissionne du collectif de production de "Chroniques". Informations dans "Chroniques" 14, le mois prochain.

Stratégie: un exemple de dogmatisme

Dans son numéro de printemps-été 1975, la revue *Stratégie* publiait une série d'attaques à l'endroit de *Chroniques*, dans un article intitulé: "*Chroniques: contribution à une analyse concrète de leur situation concrète.*" Nous disons attaques et non pas critiques parce que le ton et la rhétorique sont cousus d'insinuations et non de preuves concrètes, parce que les quelques exemples pour construire la preuve sont très souvent tirés hors de leur contexte et utilisés à des fins d'allégations plus d'une fois malhonnêtes de sorte que le débat ouvert par *Stratégie* se place d'emblée sur le terrain de la polémique. (1) Or, si *Stratégie* nous amène sur ce terrain, nous ne considérons pas que les

(1) Faut-il préciser, pour le lecteur, que lors d'une rencontre des "marxistes" québécois en matière de culture organisée à McGill au printemps 75 par le "marxist literay group" du Modern Language Association (U.S.A.), des membres de la revue *Chroniques* s'étaient retrouvés dans un même débat avec quelques-uns des membres de l'équipe *Stratégie*: nous leur avons alors proposé d'organiser une table ronde réunissant les deux équipes afin d'y pouvoir analyser nos contradictions respectives en vue de parvenir à une collaboration éventuelle entre les deux revues, ce à quoi ils avaient acquiescé. Point n'est besoin de préciser à quel point leur choix ultérieur d'entrée publique dans les querelles étalées ne correspondait nullement à notre conception de l'auto-critique et de la critique constructives même si l'équipe déclare dans sa première note: "Il ne faudrait pas voir dans ceci une querelle de personnalités, ou encore une simple passe d'armes entre revues en situation quasi concurrentielle" (p. 58).

deux revues, *Chroniques* et *Stratégie*, se situent dans des camps opposés, selon la logique manichéenne dans laquelle leur analyse voudrait les enfermer. Nous avons d'ailleurs souligné l'excellent travail accompli par *Stratégie* dans le champ de la lutte idéologique dès notre premier éditorial, ce qui ne fut évidemment pas retenu parmi "leurs" exemples. (2) Il n'est pas vain d'ajouter que depuis la naissance de *Stratégie* (Hiver 1972), aucune revue québécoise ne se vit accorder l'honneur de leur attaque polémique ou de leur critique, même pas la très réactionnaire revue *Mainmise*, ce qui eût été, à notre avis, beaucoup plus efficace pour les lecteurs de *Stratégie*. Si la polémique entre deux revues progressistes ne constitue pas, pour nous, un enjeu principal, nous croyons tout de même qu'une réponse lucide doit être apportée afin de dissiper ce que certains de nos lecteurs (qui lisent aussi *Stratégie*) ont nommé: brouillage idéologique.

I- Les attaques de *Stratégie*

Les attaques formulées par *Stratégie* se regroupent sous deux étiquettes dont ils ont affublé *Chroniques*, étiquettes, puisque, comme nous le verrons, elles sont étayées de bien peu de preuves sérieuses: elles se nomment *individualisme* et *libéralisme*. Nous les reprendrons, à l'aide de leur texte, une à une." (3) Toutefois, un événement semble avoir provoqué leur

(2) Voici ce que nous en disions: "Il existe des organes de presse qui mènent la lutte dans certains domaines. *Le Bulletin Populaire*, *Mobilisation* et *En Lutte* tâchent de suivre la lutte des travailleurs québécois et d'y apporter une analyse de classe qui serve à la faire avancer. *Stratégie* se veut une revue d'analyse avec articles de fond qui s'attaque surtout aux manifestations de la culture bourgeoise". (no 1, janvier 75).

(3) Notons au passage, que dans son empressement à descendre *Chroniques*, *Stratégie* n'a pas cru bon attendre d'autres livraisons

colère puisqu'il est rappelé à plusieurs reprises, dans leur texte, comme un leitmotiv: il s'agit de l'entretien avec le poète François Charron, ex-membre de *Stratégie*; entretien publié dans notre troisième numéro (mars 75). Or, ce que *Stratégie* ne dit pas et qui fausse, à notre avis, tout le débat (comme nous le verrons, la majorité de leurs attaques sont construites à partir d'exemples tirés de cet entretien) c'est que l'entretien fut proposé au journal *Hobo Québec* (avril 1974) par François Charron lui-même à l'époque où il travaillait encore à *Stratégie*. (4) Si nous relisons l'entretien, nous voyons en effet que c'est souvent au nom de *Stratégie* que François Charron parle. Lorsqu'il y définit le formalisme littéraire, le progressisme et le libéralisme; lorsqu'il place la revue *La Barre du Jour*, parmi les revues progressistes, à un moment de son histoire, "dans la mesure où on a travaillé sur le désir-plaisir" tout en admettant "qu'il n'y a pas eu beaucoup de monde" à la *Barre du Jour* qui ait effectivement produit un travail progressiste, c'est F. Charron

pour se familiariser, entre autres: 1) avec notre mode de fonctionnement par chroniques individuelles, fonctionnement très différent du leur puisqu'il n'est pas axé sur l'unité du point de vue et le nivellement des divergences et puisqu'il encourt davantage le risque de la signature et des "erreurs"; cela ne veut pas dire que les chroniqueurs peuvent écrire n'importe quoi dans leur chronique individuelle: chaque chronique doit se situer à l'intérieur de l'orientation définie par les éditoriaux (voir, à ce sujet, notre bilan critique du présent numéro); 2) avec notre politique éditoriale qui implique un assentiment collectif sur des problèmes auxquels, après débats multiples dont certains publiés, nous dégageons des lignes directrices; 3) avec le bilan que nous pouvons maintenant présenter aux lecteurs, après une année de travail et douze numéros. *Stratégie* a préféré lancer les invectives à partir de quelques textes des trois premiers numéros, alors que pour ce qui la concerne, elle ne produisit son propre bilan critique qu'après 18 mois d'existence (Automne 73 no 5/6), bilan qui se poursuit d'ailleurs dans le dernier numéro (Printemps-été 75 no 11) dans les mêmes formes, comme nous le verrons ultérieurement.

(4) Entretien publié dans *Chroniques*, avec le consentement de son auteur, par deux de nos collaborateurs (P. Straram et Ph. Haeck) qui venaient de quitter le journal *Hobo Québec* pour des raisons idéologiques sérieuses ainsi qu'ils le notent au tout début de l'entretien. Tous ces faits étaient pourtant connus de l'équipe de *Stratégie*, mais ils se sont bien gardés d'en souffler mot.

membre de *Stratégie* qui parle; lorsque Charron admet que ce travail sur le désir-plaisir "est négligé" à *Stratégie*", lorsqu'il affirme: "je t'avouerai qu'à *Stratégie* la psychanalyse a été un peu mise de côté depuis le début; on n'a jamais réellement discuté ces problèmes-là" et que *Stratégie* ne pense pas travailler à l'avenir les textes psychanalytiques, c'est un membre de *Stratégie* qui parle; lorsqu'il déclare: "je pense qu'on y a été plus souvent qu'à notre tour dans le libéralisme à *Stratégie* il me semble," c'est encore un membre de *Stratégie* qui parle; lorsqu'il définit ce qu'il entend par écriture progressiste et que les interlocuteurs de *Chroniques* acquiescent, il ne fait que re-transmettre la définition qu'en a toujours donnée *Stratégie*. Or, la quasi totalité des exemples de la seconde partie de leur article intitulée "le libéralisme à *Chroniques*" est tirée de cet entretien de même que leurs accusations de "formalisme décadent", de "manque de rigueur", de flou quant à la définition du mot "progressisme" (pp. 62-65). Ils ne citent à peu près qu'à partir de *cet entretien* en confondant, bien sûr, ce qui est affirmé par François Charron et ce qui est soulevé, comme questions, par nos deux chroniqueurs.

Faut-il ajouter que si l'analyse de *Stratégie* est construite à partir surtout d'un entretien, elle aurait pu tout de même y gagner dans la rigueur et l'honnêteté si elle eût été fidèle à *tout* l'entretien? Elle aurait reproduit, entre autres, cette remarque d'un chroniqueur: "je dirais que *Stratégie* me paraît produire un travail très progressiste bien que sa lecture soit réservée à certains spécialistes, des gars appelés à devenir des spécialistes, pour moi l'importance fondamentale de *Stratégie* c'est de s'adresser à des lecteurs qui autrement seraient récupérés par le *Devoir* et des moyens tels". Que *Stratégie* n'ait pas digéré le départ de François Charron, c'est son affaire; que Fr. Charron ne se soit pas expliqué publiquement sur ce départ, c'est son droit; mais que l'on vienne profiter d'un seul entretien pour embarquer *Chroniques* et simuler une critique ça s'appelle de la fourberie et nous nous devons de le souligner. (5)

Sur l'individualisme

Les attaques de *Stratégie* concernant notre individualisme (6) sont aussi formulées à partir d'une lecture très restreinte de *Chroniques*. Ils s'en prennent, plus particulièrement, au texte de J.M. Piotte sur la mort (7), à ceux de M. Gagnon sur la folie et la criminalité ainsi qu'à une phrase d'Hélène Cixous. Ces attaques relèvent d'une méconnaissance de la théorie psychanalytique (freudienne) et d'une lecture biaisée. Sur ce dernier point, signalons tout juste que les scripteurs de *Stratégie* élaborent leur critique de notre supposée "célébration de la transgression formelle" sur une phrase tirée de l'entretien avec Hélène Cixous (qui n'appartient pas à notre collectif) (8) ainsi que sur une phrase d'une chronique de M. Gagnon (leur article, pp.

(5) Ces mises au point étant apportées, nous devons tout de même relever le fait qu'à quelques reprises dans cet entretien, les deux membres de *Chroniques* se sont montrés agressifs à l'endroit de *Stratégie*: le ton quelque peu cavalier et certains jugements hâtifs ont pu faire croire à l'équipe de *Stratégie* que notre revue, dans son ensemble, serait conçue sur ce modèle.

(6) A part notre "péché" qui consista à donner la parole à "un individu", Gilles Hénault, dans notre premier entretien — quelle horreur! comme si les marxistes, tout en reconnaissant la lutte des classes comme moteur de l'histoire, devaient négliger le rôle des individus dans cette lutte.

(7) Surnommé d'ailleurs par eux (sans le nommer, bien sûr) "l'un des piliers" de notre revue. Faut-il préciser que nous signons nos textes mais, croyez-le ou non, nous n'avons pas de "piliers" à *Chroniques*: nous sommes un collectif de femmes et d'hommes égaux dans leur(s) différence(s), ce qui n'est peut-être pas le cas partout.

(8) Notons au passage une autre lecture en raccourci: "Lors de l'entrevue d'Hélène Cixous, il y a un moment du plus haut comique où tout le monde s'énerve beaucoup à propos de la révolution qui sera faite par les "anciennes hystériques". Ce n'est pas ce mâle chauvin(sic) modérément normal de Karl Marx qui aurait pensé à ça". L'on se demande ce qu'il peut bien y avoir de si comique dans cette réflexion d'Hélène Cixous. Quant à l'allusion à Marx, cette ironie toute masculine ne peut être plus niaise. Cette citation néglige du même coup une réalité dont la connaissance eût contribué à modifier leur analyse: à savoir que dans le même numéro, *Chroniques* présentait en *éditorial* une analyse sur "la libération des femmes et la lutte des classes" où les thèses du matérialisme historique sur la question étaient rigoureusement endossées. Ce silence de *Stratégie* n'est certes pas innocent.

61-62) tirée évidemment hors de son contexte et de son sens. Cette phrase était la suivante: "l'idéologie bourgeoise dominante, garante de toutes les formes de domination, du normal sur le fou, de l'homme sur la femme, du patron sur l'ouvrier, pour le maintien des rapports d'exploitation et du profit, passe d'abord par le langage." Ce qui fit dire à *Stratégie*, après avoir pris soin de souligner le "d'abord", que pour *Chroniques*, la "révolution est affaire d'alchimie verbale" et que son acteur principal doit être, de toute évidence, "l'intellectuel" (p. 61), ce qui indique une confusion flagrante, de leur part, entre verbe et langage ainsi qu'un aveuglement sur tout ce qui regarde le rôle de l'idéologie et la place du sujet. Dès notre premier éditorial — mais cela ne fut pas relevé par *Stratégie* — nous indiquions dans quelle perspective il nous fallait envisager le sujet: non pas comme individu isolé et libre de toute contrainte, mais comme individu assujéti par un ordre économique, politique et idéologique; déterminé par des conditions matérielles et discursives de classes; mis au monde par un ordre symbolique (de langage) qui viendra en grande partie garantir sa soumission à l'ordre économique et politique dans lequel il naît: "Dans un système dominé comme le nôtre par l'idéologie capitaliste, il n'y a point de fissures ou d'échappatoire, et ce sont les terrains les plus "neutres" en apparence qui en constituent les rouages essentiels. La subjectivité n'est pas une abstraction en ce sens que parler de subjectivité — et de toutes les questions réservées jusqu'ici à la droite — c'est accepter de comprendre le lieu où l'idéologie prend place pour le sujet, ce "rapport imaginaire aux conditions réelles d'existence" dont parlait Althusser, c'est accepter d'analyser toutes les formes de domination (et de contrôle), sexuelles, morales, psychiques, sur lesquelles reposent finalement l'acceptation (par conditionnement) de l'exploitation capitaliste" (*Chroniques*, no. 1, p. 8). C'est pourquoi, loin d'avoir soutenu les supposées "révolutions" verbales du formalisme littéraire (les diverses distorsions linguistiques), *Chroniques* les a toujours situées par rapport à l'ordre du langage — ordre symbolique déterminé par l'idéologie

dominante — dans lequel elles s'inscrivent. De plus, lorsque ces distorsions verbales correspondaient à une remise en question de l'idéologie dominante, *Chroniques* en a toujours souligné la portée révolutionnaire à "long terme" pour utiliser l'expression de Gramsci concernant le travail artistique (par rapport au discours politique "direct" et à "court terme" de la propagande, par exemple).

Evidemment, les confusions entretenues par *Stratégie* sur ces questions sont reliées à leur méconnaissance de toute théorie du sujet (donc, de la psychanalyse). Plutôt que de poser des questions sérieuses aux autres textes dont nous nous sommes servis à chaque fois pour étayer nos hypothèses (de Marx, Lénine, Brecht, Freud, Lacan, Althusser, Gentis, Barthes, etc.) et pour lesquels nous avons toujours fourni à nos lecteurs les références exactes, ils se contentent de lancer d'autres étiquettes fumeuses (qu'ils n'expliquent jamais à leurs lecteurs) en vue de poser des diagnostics à l'emporte-pièce, sur ce qu'ils appellent (sans que personne ne comprenne): "revue d'une mythologie petite-bourgeoise", "discours national-socialiste", "conception philosophique de l'individu comme sujet", et, évidemment "conception métaphysique de la mort"(9)

Cette méconnaissance de la théorie psychanalytique ainsi que de tout ce qui relève du symbolique (y compris les pulsions, fantasmes et désirs) leur fait particulière-

(9) Ne reprochent-ils pas aussi à *Chroniques* de croire que "la mort est au-dessus des classes" alors que rien dans *Chroniques*, ne justifie une telle allégation? Ce qu'ils ne semblent pas voir, cependant, c'est que *tout le monde meurt*, quelle que soit la classe d'origine ou d'appartenance et que l'exclusion de discours sur la mort sous prétexte qu'ils ne parlent pas la mort du prolétaire, revient à la fameuse philosophie de la "table rase", voulant systématiquement bannir — sous prétexte de pureté révolutionnaire — les réflexions léguées par la culture bourgeoise sur des réalités, qui nous concernent tous. (Voir à ce sujet, les réflexions de Lénine ainsi que ses mises en gardes contre les gauchistes du Proletkult, pour qui la "culture ouvrière" naîtrait d'une négation pure et simple de la culture bourgeoise, dans *Ecrits sur l'Art et la Littérature*, éditions du Progrès, Moscou.)

ment confondre deux séries de concepts bien distincts — et distingués à plusieurs reprises par nous, à savoir: l'individu et le sujet; le langage et la langue. A plus forte raison confondent-ils par exemple, sous le concept de sujet, les catégories psychologiques ou philosophiques du "moi" narcissique et de tout ce qui s'y rattache (dont le culte de la personnalité ou le "Je" du vedettariat) et, sous le concept de langage, les manifestations conscientes de la langue et de la parole (10). Lorsque, par exemple, *Stratégie* reproche à *Chroniques* de vouloir "sauvegarder un oasis purement individuel: le désir" et qu'ils ajoutent: "Or, il s'agit d'un leurre; le désir aussi est social, il n'est même que cela"(p.60), ils commettent d'abord une erreur de lecture de la psychanalyse: on n'a qu'à retourner aux textes de Freud et de Lacan (dont *Chroniques* a fourni à plusieurs reprises les références) pour comprendre que le désir correspond, dans l'inconscient, à l'instance de l'organisation symbolique de l'individu en sujet social, instance structurée à même les interdits (politiques, économiques, idéologiques) et que parler de désir implique nécessairement le passage de l'individu au sujet: sujet de famille, de coutume, de classe (11). La seconde erreur de leur part consiste à lancer, ce qui devient un slogan, puisqu'ils n'expliquent pas: le désir est social. Un peu comme si l'on vous disait, mine de rien, l'orgasme est social et que l'on ne précise pas: le lecteur veut bien le croire mais il ne faudrait pas trop longtemps abuser de sa bonne foi. Et d'ailleurs, quand, dans le paragraphe qui suit, le lecteur est amené à lire qu'avec "l'assouvissement des *désirs* personnels, aucune solution aux conflits sociaux n'est possible", il se rend compte d'une contradiction (12): en effet, si "le désir est social et n'est que cela", comment se fait-il que

(10) Sur ce point précis, voir le *débat(s)* sur la langue, *Chroniques* no 12, décembre 1975.

(11) Toutes ces distinctions avaient d'ailleurs été fournies dans deux éditoriaux des trois premiers numéros ainsi que dans quelques *Chroniques* mais *Stratégie*, comme par hasard, ne l'avait pas lu. (Voir plus précisément les éditoriaux des nos 1 et 2, janvier et février 1975).

l'assouvissement des désirs soit anti-social? Pas surprenant, au milieu de tant d'imprécisions, de voir cet autre énoncé: "Il ne faut pas se surprendre de voir *Chroniques* reprocher au marxisme d'avoir cherché la mort du sujet. En quatre numéros, *Chroniques* a multiplié les attaques sournoises contre le marxisme" (p.60). Devant un tel reproche, on se serait attendu à des exemples concrets. Où, quand, *Chroniques* a-t-il proféré de telles énormités? S'il n'y a pas d'exemples c'est que l'assertion s'avère mensongère. On a beau feuilleter *Chroniques*, rien de tel n'a jamais été dit. Force nous est de constater que le sournois dont il est question se retrouve dans l'attaque de *Stratégie*. Personne ne leur a jamais demandé de connaître la théorie psychanalytique du sujet, ainsi que ce que certains marxistes en ont pensé, si tel n'était pas leur projet, mais il eût été préférable que leurs premiers essais sur la question se risquent autrement que dans une attaque à vol d'oiseau de ceux qui ont décidé de l'aborder.

Un autre exemple de lecture simpliste concerne ce que *Stratégie* a tenté de formuler sous deux notions: la subversion et la déviance. *Chroniques* en effet, avait abordé deux problèmes qui ne sauraient être négligés dans la lutte idéologique, celui de la folie et celui de la criminalité. Sans répéter les thèses que nous avons proposées et sur lesquelles nous continuerons notre réflexion, thèses qui reprenaient d'ailleurs la théorie et la pratique du matérialisme historique (13) en ce qu'elles situaient ces phénomènes dits marginaux par la pensée bourgeoise dans une perspective de lutte de classes. Ce qui pouvait se résumer à ces quelques principes: la folie et la criminalité ne sont pas des phéno-

(12) A noter que dans cet énoncé, la catégorie philosophique de "personne", est confondue, comme c'était le cas pour la notion d'individu, avec le concept de sujet.

(13) Nos propositions s'inspiraient: des analyses sur la criminalité esquissées par Marx dans le *Capital*; du traitement politique de la criminalité et de la folie en Chine, depuis la révolution, exposé dans *La Santé Mentale en Chine* de Gregorio Bermann (éd. Maspero); des analyses de Michel Foucault et Roger Gentis.

mènes marginaux, en dehors du système, mais sont aussi situés dans les rapports sociaux (économiques, politiques et idéologiques) qu'ils parlent à leur façon, selon les conjonctures précises; la folie et la criminalité atteignent surtout les classes défavorisées alors que leurs remèdes (justice et psychiatrie) sont surtout réservées aux classes privilégiées; le traitement de la folie et de la criminalité n'est pas individuel mais social et là comme ailleurs "la politique doit être placée au poste de commande".

Comment se fait-il alors que les remarques de *Stratégie* aient à ce point raté la cible? En fait, l'attaque contre la folie est construite sur deux citations: la première concernait la folie et plus précisément la schizophrénie d'Emma Santos et disait "prendre délibérément cette parole comme outil de lutte", ce qu'elle fit par l'écriture et qui lui permit justement de s'en sortir en travaillant non pas seulement son propre délire mais en rédigeant un manifeste sur la psychiatrie. En posant un geste politique. Comment, de cette seule citation, *Stratégie* peut-il affirmer: "c'est accorder un bien grand pouvoir aux mots que d'en faire l'instrument essentiel des libérations; et c'est avoir de même une belle confiance dans les possibilités de juste appréciation de sa propre situation par quelqu'un qui précisément s'est révélé incapable de produire un discours sur lui-même qui lui permette de résister à l'oppression sociale" (p.62). En plus de la fausseté qui consiste à nous faire dire ce que nous n'avons jamais pensé et écrit, à savoir que les mots constitueraient "l'instrument *essentiel* de libération", ce qui est malhonnête, leur énoncé indique trois choses: 1) ne pas reconnaître que les mots peuvent être aussi un instrument de lutte (Ex. tous les écrits du matérialisme - historique); 2) ne pas connaître la schizophrénie, la regarder de haut, avec mépris pour son discours: c'est nourrir à l'égard de la maladie mentale une conception bourgeoise élitiste que de penser le schizophrène comme "*quelqu'un* (nous soulignons)... incapable de produire un discours sur lui-même qui lui permette de résister à l'oppression

sociale" 3) négliger le fait que dans toute lutte révolutionnaire, "les libérations sont toujours à prendre au sérieux" selon le mot de Brecht (14).

Enfin, citer contre nous la phrase "les fous sont des prisonniers politiques" (tirée de *La Maladie Mentale en Chine*) et poser comme diagnostic que dans notre conception les criminels seraient les "combattants de choc de la révolution" (p.62), cela s'appelle du subterfuge et de la poudre aux yeux au lecteur car, quel lecteur aura le temps, le goût et le loisir, de retourner à tous nos textes afin d'y vérifier le bien-fondé des accusations de *Stratégie*? Le lecteur sera plutôt enclin à penser: ce sont des honnêtes marxistes, leur critique doit être fondée et justifiée. Mais quand à l'analyse de leur texte et des nôtres, l'on voit de quoi tout cela retourne, force nous est de dire qu'ils se sont trompés. Si encore sur ces questions, dont l'étude est essentielle pour la saisie du fonctionnement complexe de l'idéologie bourgeoise, *Stratégie* s'était déjà penché, nous pourrions au moins confronter nos analyses: malheureusement, sur tout cela, leurs textes laissent un grand vide.

Sur le libéralisme

La plupart des attaques sur le libéralisme à *Chroniques* sont lancées à partir de citations tirées de l'entretien avec François Charron, ainsi que nous l'avons déjà expliqué. Selon leur système de numérotation, tout ce qui va de III - 8 à III - 27. Or, un tel système, tout en prétendant ne pas sombrer dans le vedettariat en ne révélant ni les articles en question ni les noms des signataires, permet de cacher au lecteur que justement il s'agissait de cet unique entretien. Le reste, se résume en fait à deux exemples à partir desquels le fameux diagnostic sera posé. Quels sont-ils? Le premier dont *Stratégie* parle à quatre reprises, c'est le fameux "merde fasciste" utilisé une fois par l'un de nos chroniqueurs. Or,

(14) *Sur le Réalisme*, éd. L'Arche, p. 95.

Stratégie monte en épingle cette expression et y construit une cathédrale! ça devient, dans leur texte, "certains collaborateurs" utilisent "sans trop s'embarrasser de nuances, l'étiquette merde fasciste" et plus loin "en brandissant à tout propos merde fasciste" (p. 64). Ce qui fut lancé dans un texte de *Chroniques* par un collaborateur qui, sur ce point, ne partageait pas les vues du groupe mais qui s'est par la suite rallié à notre éditorial sur "la fascisation du régime" (octobre 75) (15) devient à *Stratégie* "certains collaborateurs" et "à tout propos". Ils en ont bien sûr conclu à notre "dispersion idéologique" (p. 64) ne pouvant pas concevoir que dans une équipe de travail, les membres ne peuvent pas toujours avoir la même opinion sur tout et que c'est justement par l'analyse lucide des différences que l'on arrive à formuler des propositions collectives qui ont le mérite d'être élaborées à partir de discussions et non par un nivellement constant des contradictions.

Le deuxième exemple alléguant notre libéralisme est tiré d'une lecture politiquement erronée d'une chronique sur Sept-Iles (pp. 65-66). Dans cette chronique, fruit d'une enquête de plus de 10 jours parmi les ouvriers de Sept-Iles, il est rapporté le fait suivant: la majorité des ouvriers progressistes ne voient pas actuellement la nécessité d'un parti ouvrier. Cette affirmation choque beaucoup l'âme militante de *Stratégie*: le mot d'ordre mis de l'avant dans des groupes maoïste est la création du parti! Mais pour qui a compris la ligne de masse de Mao (partir des masses, tirer des mots d'ordre, pour retourner aux masses) et lu Gramsci (la dialectique du sentir/comprendre/savoir), il est évident qu'il faut partir des besoins et des préoccupations actuels des ouvriers pour, par un certain nombre de médiations, les amener à la compréhension de la nécessité du parti: il

(15) Si *Stratégie* n'avait pas été si pressé d'attaquer, ils auraient constaté, à partir de cet éditorial, que pour les membres du collectif de *Chroniques*, nous vivons présentement une fascisation du pouvoir et non un Etat fasciste, comme ils nous le font dire. Ou bien, ils auraient eux-mêmes produit une analyse concrète de la question ce dont, jusqu'ici, ils se sont bien gardé.

ne s'agit pas, quoi qu'en pense *Stratégie*, de crier à la nécessité du parti pour que les ouvriers s'en convainquent.

De plus, cette chronique faisait état de l'influence démobilisatrice qu'ont eu à Sept-Iles deux étudiants socialistes provenant de Montréal. Ce qui choque aussi beaucoup l'équipe de *Stratégie*: cela nuirait et accentuerait même la séparation entre ouvriers et la fraction progressiste de la petite bourgeoisie. Reconnaître cette séparation est, au contraire de ce qu'affirme *Stratégie*, le point de départ fondamental pour effectuer un travail militant efficace. *Stratégie* reproche aussi à l'auteur de la chronique sur Sept-Iles de ne pas dire quels "mots d'ordre" défendaient ces deux étudiants et à quelles organisations ils appartenaient. Contrairement à ce qu'affirme *Stratégie*, l'important n'est pas "l'organisation" ou le "mot d'ordre", mais bien le fait qu'un militant doit d'abord apprendre à "sentir" ce que ressentent les ouvriers (Gramsci), doit d'abord faire des *enquêtes* avant de lancer quelque mot d'ordre que ce soit (Mao); cela est d'autant plus vrai lorsqu'il s'agit d'étudiants d'origine petite-bourgeoise extérieurs à la région. Mais pour les dogmatiques de *Stratégie* le "sentir" des ouvriers, l'enquête, la ligne de masse semblent peu importants: seul seraient signifiants les mots d'ordre, l'organisation, l'objectif du parti et la ligne juste définis à partir de fragments théoriques, de l'extérieur et sans les masses.

II- Des contradictions à *Stratégie*

En quatre ans et demi d'existence, *Stratégie* a publié onze numéros. Cette revue dont l'objectif mis de l'avant concerne "la lutte idéologique" est produite par un comité de quelques rédacteurs, tous enseignants de cégeps. Des collaborateurs y partici-

paient (16) régulièrement, sémiologues pour la plupart. Il s'agit donc d'une revue pour jeunes spécialistes. Son public en est fort restreint même si les objectifs proposés sont très vastes: parler de la lutte, au Québec, qui oppose la classe ouvrière à la bourgeoisie (no5/6, p.9). Toutefois, ces objectifs ne furent précisés qu'à partir du numéro 5/6, numéro qui marque une rupture par rapport aux premiers et qui l'exprime d'ailleurs sous forme de bilan/critique ainsi que nous le précisons plus tôt. Nous ne saurions donc axer nos critiques sur les quatre premiers numéros puisque la "dispersion" et le "libéralisme" qui régnaient, pour employer les épithètes du bilan, furent par la suite dénoncés par les membres de la rédaction et que les numéros qui suivirent opérèrent un virage sur lequel nous reviendrons.

Stratégie première période

Mais, afin de situer concrètement cette première série de textes dans l'histoire des revues culturelles québécoises, disons que *Stratégie* à cette époque, se donnait une double fonction: une première de traduction, pour les lecteurs québécois, de la sémiologie française telle que pratiquée par la revue *Tel Quel*: une seconde de reprise, en des termes plus théoriques, du travail amorcé par *La Barre du Jour* sur la poésie formaliste. En fait, à part les quelques textes d'analyse sémiologique ou structuraliste, tous les autres auraient pu paraître dans *La Barre du Jour*: les mêmes collaborateurs signaient dans l'une et l'autre et toutes deux figuraient comme revues d'avant-garde. mais ce qui frappe, dans cette première période *Stratégie*—et qui ne fut pourtant pas relevé dans le bilan critique—c'est le fossé qui existe entre les textes théoriques ou analytiques et les textes de fiction: aucun rapport dialectique entre les deux, aucun mouvement de retour ou de confrontation. Les deux

(16) A partir du numéro 11, la revue est entièrement écrite par l'équipe restreinte du "collectif de rédaction".

séries de textes ne se parlent pas. Cette carence qui demeurera non critiquée, aura des répercussions sur le *Stratégie* deuxième manière et engendrera certaines de ses contradictions.

Stratégie deuxième période

Cela part, comme nous l'avons indiqué, du numéro 5/6. Nous parlerons du bilan pour ensuite dégager une analyse des textes ultérieurs. Or, l'auto-critique contenue dans ce bilan n'est que formelle, au sens où Brecht définit le formalisme: "Si c'est du *formalisme* que de chercher toujours des formes nouvelles pour un contenu identique, c'est du formalisme que de vouloir garder pour un contenu nouveau des formes anciennes. Il faut que nos critiques étudient les conditions de la lutte sociale et qu'ils en déduisent leur esthétique." (*Sur le réalisme*, p. 17). C'est-à-dire, dans le cas qui nous préoccupe: *Stratégie* affiche un *contenu nouveau* mais sous forme d'une pétition de principe; *Stratégie* décrète que l'analyse sémiologique servira désormais à questionner les "formes de la pratique idéologique bourgeoise" et à promouvoir "l'idéologie prolétarienne", mais on ne voit pas concrètement ce qu'implique un tel vœu, à savoir: d'où vient la sémiologie? Quels sont ses fondements idéologiques? Quel rôle joue cette science dans l'appareil scolaire, par exemple? Comment l'institution du savoir s'en sert-elle? Quelle est concrètement au Québec, la "pratique idéologique bourgeoise"? Comment, par quels moyens, en quels lieux, la science sémiologique peut-elle contribuer à développer une "idéologie prolétarienne"? Comment, pourquoi la sémiologie est-elle "la seule théorie et seule approche actuellement en mesure de rendre compte du procès de production du sens et de l'effet idéologique des pratiques signifiantes" (p. 14. Nous soulignons)? Que signifient ces autres assertions générales: "De cette manière la recherche sémiologique s'inscrit à l'intérieur du matérialisme historique, à l'exemple d'une certaine sociologie, d'une certaine psychanalyse, d'une certai-

ne linguistique dont elle se veut précisément le lieu d'intersection" (pp. 14-15)? De quelle certaine sociologie parle-t-on? De quelle psychanalyse? De quelle linguistique? Comment la sémiologie s'inscrit-elle à l'intérieur du matérialisme historique? Comment sera-t-elle le lieu d'intersection de toutes ces certaines sciences? Le lecteur veut bien avoir la foi en toutes ces choses; il veut bien supposer qu'en plein centre des sciences dites humaines—dont on ne lui parle pas d'ailleurs— l'une des sciences jouirait enfin d'un statut de nature révolutionnaire; il veut bien se sécuriser, pour un temps, de tant d'espoirs. Mais il n'est pas sot. Pour peu qu'il veuille un peu questionner toutes les approches scientifiques du monde, il attend des preuves de ceux qui semblent l'amener si allègrement au lieu d'intersection où toutes les contradictions s'éclaireraient. Et des preuves, en ce lieu, il n'en trouve pas plus qu'ailleurs; la science sémiologique ne lui semble finalement ni plus pure ni plus certaine que les certaines autres avec lesquelles ses recherches l'ont amené à se poser des questions. Puis il réalise que s'il n'a pas plus d'exemples concrets ici qu'ailleurs, aussi bien retourner aux textes marxistes qui fondent leurs énoncés sur des analyses concrètes. Le bilan de *Stratégie 5/6*, malgré les bonnes intentions, ça n'est pas une auto-critique mais une série de dogmes. D'un formalisme, *Stratégie* a sauté à un autre formalisme. Autant la fiction formaliste des premiers numéros n'avait pas été questionnée, autant la théorie scientifique des autres ne le sera pas. Une auto-critique sérieuse aurait d'abord supposé l'analyse détaillée des contradictions antérieures. Ainsi les conditions d'une analyse critique du statut idéologique de la science choisie (la sémiologie) pour démasquer les diverses pratiques sociales eurent été mises en place. Ces deux silences, sur le statut de la fiction et sur celui de la sémiologie, ce formalisme non critiqué, amènera le groupe *Stratégie* à la déviation qui caractérisera ses récentes prises de position: le dogmatisme.

Avant d'aborder cette déviation que nous considérons être le défaut principal de la revue *Stratégie* (auquel se rattachent les autres contradictions que nous avons relevées tout au long de cet article) et qui résulte d'une mauvaise assimilation de l'étude du matérialisme historique et d'une connaissance insuffisante de l'histoire économique, politique et culturelle du Québec,(17) nous aimerions donner un exemple concret de l'un des résultats des prises de positions dogmatiques qui se caractérise par l'attitude gauchiste: il s'agit du commentaire qui accompagne d'une part l'absence de réponses à *Stratégie* de certains écrivains à qui la revue avait fait parvenir un questionnaire et d'autre part la seule réponse envoyée à *Stratégie* par l'écrivain Jean-Jules Richard (*Stratégie* no. 9, pp.5-18). En quelques pages et sous un titre ronflant "opportunisme et marche arrière dans le champ culturel" — titre ronflant parce que ni l'opportunisme dénoncé, ni la supposée marche arrière ne sont démontrés — *Stratégie* pose un diagnostic, tout fait de principes puisque jamais prouvé à l'aide d'exemples concrets, sur l'ensemble des intellectuels progressistes du Québec: en effet, depuis le début des années 60, il y aurait eu sur le plan de la lutte idéologique, "démission". Quelle sorte de démission? Où? Comment? Quand? Dans les syndicats, dans les écoles, dans les revues, dans les livres publiés? Comment cette démission s'est-elle théoriquement et concrètement manifestée? On ne le sait pas. Tout ce que le texte réussit à nous dire c'est qu'il y aurait eu "des opportunistes droitiers qui, il y a une dizaine d'années, ont pu s'infiltrer dans les groupes culturels progressistes ou être assimilés à ces groupes"(p.7). D'abord, de quels groupes culturels progressistes parle-t-on? Et surtout qui étaient les "opportunistes droitiers"? Comment, par quelles

(17) Ce défaut a touché plusieurs individus, ou groupes, depuis l'avènement du matérialisme historique. Il fut souligné et analysé à plusieurs reprises par Lénine, Gramsci et Mao. Le lecteur pourra se référer, comme exemple, au texte de Lénine: "La Maladie infantile du communisme (le gauchisme)" *Oeuvres Complètes*, tome 31.

stratégies, par quelles tactiques, avec quelles idéologies concrètes, ces opportunistes se sont-ils manifestés? On ne le sait pas non plus. Plutôt que des déclarations fumeuses sur une tranche d'histoire du Québec, *Stratégie* aurait pu très concrètement se poser la question suivante: pourquoi, les écrivains sollicités n'ont-ils pas répondu? Y aurait-il, au coeur de *Stratégie*, des contradictions à analyser, une auto-critique à amorcer, concernant, par exemple, le peu d'impact et d'influence de ses discours sur les intellectuels écrivains?

Au lieu de cela, *Stratégie* a préféré s'en prendre au seul répondant, Jean-Jules Richard, et poser un autre diagnostic à l'emporte pièce sur "l'inconsistance tant théorique que politique" de sa réponse (p.7). Il aurait, paraît-il, confondu "le" politique avec "la" petite politique partisane. Tant de naïveté ne fait pas que consterner, elle éveille chez le lecteur une colère bien justifiée, d'autant plus qu'un discours pontifiant la supporte. On n'a qu'à retourner au texte de J.J. Richard pour s'en convaincre. Celui-ci n'avait sans doute pas lu Althusser et Poulantzas, il ne connaissait sans doute pas la distinction théorique entre "le grand politique et "la" petite politique. Et il avait par surcroît le malheur de parler, dicit *Stratégie*, dans un langage "métamorphique" (pp. 8-9). Ca y est, le chat est sorti du sac: ce qui germait chez *Stratégie* depuis le début, vient d'éclorre. A bas la métaphore! Place au discours direct du politique. On se croirait revenu quelques décennies en arrière, à l'époque du réalisme socialiste! Et Maïakovski? Et Brecht? Et Luxun? Et tant d'autres? Puis cette phrase de Brecht nous semble avoir été proférée hier, tellement elle devient actuelle: "De nos jours, les poètes lyriques ont désappris le chant après avoir lu le *Capital*. Déjà Goethe et Schiller avaient leurs périodes scientifiques, où le flot de la création artistique "coulait plus mince". Mais si le contact avec la science produit des crises, c'est seulement dans la mesure où il en résulte un contact avec la réalité") (*Sur le réalisme*, p. 144).

(18) C'est donc dans un style métamorphique — avec

ses outils d'écrivain — que J.J. Richard répond à *Stratégie*. Il ne théorise pas sur les rapports (du) politique/littérature. Pour lui, le politique c'est d'abord la politique partisane du duplessisme qu'il a vécue au temps de la grève d'Asbestos, en tant que *militant*. C'est la politique de la répression syndicale, de l'affrontement réel concret entre les grévistes et l'Etat bourgeois, c'est la politique des injonctions, c'est la politique de la loi du cadenas:

“Du bruit. Branle-bas. D'abord les mineurs sont-ils accomodés des poumons? Ne pourraient-ils pas s'adapter à la vie souterraine comme les termites? Et puis la tour penchée ne recevait plus. Une panne comme ça, faisant la pantomime. Alors quelqu'un a pensé au cadenas. Le cadenas ça veut aussi dire qu'un objet peut dépasser sa fonction. Dans ce cas-ci, le cadenas est synonyme de silence. Un silence imposé en mal et due forme. Un silence aimanté menant toute la rouille au socle de la politique”. (p. 23).

Et J.J. Richard, de parler aussi de silicose, d'amiantose, de capital, de syndicat, de militantisme, comme les jeunes dogmatiques d'aujourd'hui n'ont pas su le lire. De parler aussi de cette coupure, de ce hiatus entre la parole du poète et les conditions concrètes faites aux travailleurs manuels. De relever, sous un langage métaphorique — d'autant plus que l'écriture du slogan pourrait difficilement rendre compte de la complexité du problème — de relever tout au long de son texte cette contradiction réelle, un peu comme l'avait abordée ici, à *Chroniques*, un autre “vieux” militant syndicaliste, socialiste et poète, Gilles Hénault (voir *Chroniques* no. 1, Entretien avec G. Hénault), contradiction qui ne fut jamais analysée

(18) Voir aussi, dans le même texte de Brecht (p. 94) sa défense du “monologue intérieur” tel que pratiqué dans les romans de Joyce, défense *contre* les “quelques marxistes” qui avaient taxé Joyce de “formaliste”, en y ajoutant, “avec dégoût, l'étiquette de petit-bourgeois.”

par *Stratégie* et qu'ils n'ont pas su lire chez J.J. Richard. Pourtant, quelle leçon d'histoire auraient-ils pu retirer de ce texte. Ca commençait même un peu comme les contes d'histoires: "c'était en 1948..." (p.24) et ça se terminait par un "Donc..."(p.25) qui ne savait conclure pour ne pas prétendre contrôler toutes les vérités du très "beau" rapport posé par *Stratégie* entre (le) politique et (le) littéraire. Malheureusement, J.J. Richard est mort avant la réhabilitation de son texte, mais heureusement d'autres poètes viendront encore parler du politique avec les matériaux propres à leur métier car, selon le mot de Brecht, avec l'avènement du socialisme, on continuera "de permettre à l'artiste d'y consacrer son imagination, son originalité, son humour, sa puissance d'invention" (*Sur le réalisme*, p.118).

Stratégie troisième période: le dogmatisme

Le bilan du numéro 5/6 sera repris dans le dernier numéro de *Stratégie* (11) dans un texte intitulé "Notre champ d'intervention". Comme ces textes éditoriaux constituent les seules prises de positions collectives du groupe ainsi que les seules analyses de l'ensemble du travail poursuivi par la revue, c'est donc à partir d'eux que nous formulons la majorité de nos critiques. Ceci ne nous empêche pas pour autant de souligner l'importance des analyses des diverses "pratiques signifiantes culturelles québécoises" contenues dans tous les numéros: sur le sport, la langue, le théâtre, les journaux, etc. Toutefois, nous croyons que d'une part, l'absence de questionnement des diverses approches sémiologiques ou structuralistes utilisées et d'autre part, la rupture entre les prises de positions théoriques et ces approches scientifiques ainsi que le dogmatisme de ces prises de position, limitent grandement la portée et l'efficacité du travail accompli par *Stratégie* sur les couches progressistes de la petite-bourgeoisie intellectuelle. Mais la contradic-

tion principale résidant, à notre avis, dans le dogmatisme, c'est de cette déviation que nous parlerons maintenant.

Dans ce texte marquant donc le début d'une troisième phase *Stratégie*, le collectif nous annonce trois choses: une auto-critique; un ennemi à combattre, le libéralisme; une lutte idéologique à mener. Qu'en est-il de chacune? Les trois sont caractérisées par une même tendance, le dogmatisme, c'est-à-dire que les trois sont affichées à partir de pétitions de principes et non sur des "analyses concrètes de situations concrètes"(Lénine). Nous les aborderons une à une.

Une auto-critique abstraite

Rappelant le bilan du no 5/6 qui identifiait deux tendances à *Stratégie*, "une tendance scientifique et une tendance politique" (p.2), le collectif propose donc d'opter principalement pour la seconde tout en ne négligeant pas la première: "loin de rejeter la nécessité d'un travail cohérent, fondé sur les bases du matérialisme historique et dialectique, *Stratégie* affirme néanmoins aujourd'hui que ce travail ne peut être mené correctement que si l'on met clairement le politique au poste de commandement." Plus question de sémiologie ni des diverses sciences, dont la linguistique et la psychanalyse, concernées par les pratiques artistiques: la seule science invoquée est le matérialisme historique et la lutte idéologique se résume en un principe sur lequel on ne peut pas ne pas être d'accord: "Parler de lutte idéologique, c'est la situer en rapport avec la lutte politique, lutte pour l'instauration d'un pouvoir ouvrier au Québec et au Canada" puisque l'idéologie c'est "la lutte entre deux conceptions du monde: une conception bourgeoise et une conception prolétarienne" (p.3). C'est beau, mais ce n'est pas une auto-critique. Une auto-critique aurait impliqué, entre autres choses: que *Stratégie* critique concrètement, à l'aide d'exemples, le travail

accompli antérieurement: pourquoi le silence sur ce que *Stratégie* avait nommé le "formalisme" et le "libéralisme" de la première période? Pourquoi l'utilisation de la sémiologie — et laquelle — de la seconde période? Pourquoi la sémiologie n'est-elle plus invoquée maintenant? Pourquoi la négation, déjà et encore, de tout ce qui relève du sujet, du désir, de la sexualité, de l'inconscient? Pourquoi le silence actuel sur tout ce qui touche à la *matérialité* des diverses pratiques artistiques? Au lieu de cela, *Stratégie* expose une ligne de principes, ligne qui est juste naturellement et à partir de laquelle un autre diagnostic est lancé: désormais, les "pratiques culturelles" qui intéresseront *Stratégie* seront rangées dans deux camps: les "progressistes" qui démystifient la culture et les valeurs bourgeoises; les "militantes" qui interviennent par le travail d'agitation-propagande en direction de la classe ouvrière en vue de "développer les germes d'une culture démocratique et socialiste" (p.3). Pas question de penser que ces pratiques sont dialectiquement reliées, que l'une ne se conçoit pas sans l'autre et de le démontrer. Et surtout pas question de critiquer le simplisme d'une telle dichotomie (absence d'une analyse dialectique et d'une mise en situation historique) ainsi que le dogmatisme qui la supporte dans un champ (la lutte idéologique) pourtant fort complexe qui touche à la fois les pratiques politiques et les pratiques culturelles qui se travaillent et se jouent dans et par le symbolique.

Pour notre part, nous préférons donner un contenu de classe au terme "progressiste": est actuellement progressiste au Québec, celle ou celui qui, à un niveau ou à un autre, sur un point ou sur un autre, défend des positions qui vont à l'encontre des intérêts de l'impérialisme américain et des grands monopoles canadiens. Au niveau culturel, l'on peut défendre ces positions avec différents outils (théâtre, fiction, ...), en utilisant différents types d'écriture (le discours direct de l'agit-prop n'est qu'une forme d'écriture), en travaillant dans différents milieux, en oeuvrant au

sein de différentes classes sociales (nouvelle petite-bourgeoisie, salariés prolétariés, classe ouvrière, assistés sociaux), même si la liaison avec la classe ouvrière est déterminante en dernière instance et même si conjonctuellement elle est peut-être la plus importante actuellement. Mais d'un point de vue marxiste et léniniste, il est absolument erroné de réserver le terme de "militant", comme le fait *Stratégie* dans son dernier éditorial, (p.3) à ceux qui veulent "mener un travail d'agitation-propagande en direction de la classe ouvrière", ...à moins d'être gauchiste.

Un ennemi secondaire qui devient principal: le libéralisme

Stratégie entend donc combattre un ennemi: le libéralisme. C'est même l'ennemi principal car le "libéralisme économique, le libéralisme politique et le libéralisme idéologique sont les trois aspects du libéralisme de l'Etat bourgeois" (p. 4). Est-ce que l'idéologie du "libéralisme" est la même aujourd'hui, durant l'époque du capitalisme monopoliste d'Etat, qu'à l'époque du capitalisme concurrentiel? Quelles relations entretient l'idéologie technocratique, qui s'est développée avec le capitalisme monopoliste d'Etat, avec le libéralisme? Dans la conjoncture actuelle de fascisation du régime, le libéralisme est-il encore l'ennemi principal? Dans la période actuelle où les forces marxistes sont faibles et où il n'y a pas de parti communiste de masse, le libéralisme est-il toujours l'ennemi principal ou est-il une faille du système que nous devons utiliser? Parmi les groupements socialistes, le défaut principal actuellement est-il le gauchisme ou le libéralisme? Parmi les petits-bourgeois intellectuels que *Stratégie* peut rejoindre quelles formes prend concrètement le libéralisme? L'idéologie nationaleuse et la contre-culture ne seraient-ils pas des ennemis plus présents chez ces petits bourgeois que le libéralisme? N'espérez pas trouver dans *Stratégie* de réponses à ces questions

car *Stratégie* fait l'analyse livresque d'une situation abstraite: le libéralisme appuyé par quelques citations de Lénine et Mao. Mais s'ils avaient vraiment assimilé ces auteurs, ils auraient vu que ceux-ci, selon la conjoncture, critiquent soit le libéralisme soit le dogmatisme, ou s'attaquent aux idéologies concrètes qui prévalent à tel ou tel moment.

Une lutte à mener

Le programme tracé par *Stratégie* (pp. 7-11) nous semble intéressant. *Stratégie* le résume en trois points: critiquer les pratiques culturelles bourgeoises; populariser les pratiques culturelles progressistes et militantes; produire des analyses et/ou des dossiers sur des questions culturelles générales. Avec ce programme, comme avec les principes généraux qui l'accompagnent, tous les individus ou groupes militants quels qu'ils soient (trotskystes, maoïstes ou même "révisionnistes" du PC comme il est affirmé aussi à *Stratégie*) et où qu'ils soient dans le monde, ne peuvent pas ne pas être d'accord. C'est tellement général et si peu situé que ça ne risque même pas les désaccords ou la critique. Il reste que dans ce numéro 11, les enquêtes sur le Cinéma politique (CIP) et le Théâtre Euh... sont bien menées et que l'analyse sur "le drame de l'enseignement du français" et le *Manuel du 1er Mai* est bien faite et pertinente. Mais toutes les questions laissées en suspens par *Stratégie* et qui concernent la complexité des domaines que recouvre le terrain idéologique, continueront de se poser pour des lecteurs sollicités non seulement comme sujets de classe dans des rapports économiques et politiques mais aussi comme sujets sexuels (avec un inconscient: des pulsions, fantasmes et désirs) dans des rapports symboliques au monde. Bien sûr, si ces questions continuent d'être occultées à *Stratégie* ces mêmes lecteurs, progressistes et militants, iront chercher ailleurs.

Le Collectif/
par M.G.

Petite-bourgeoisie et consommation des besoins/désirs

Céline Saint-Pierre

A la suite de ma dernière chronique: **"Du rapport Nadeau à l'injonction du Recteur Lacoste"**, il s'est avéré nécessaire pour le collectif que je poursuive une réflexion sur la notion de besoin vu son utilisation massive dans le discours actuel: que ce soit celui des "couches moyennes" de groupes de consommateurs, des technocrates, des étudiants, des psycho-sociologues, de certains psychanalystes, de certains marxistes et j'en passe.

L'utilisation idéologique qui est faite par la classe dominante de cette notion de besoin et sa reprise par des groupes sociaux qui se disent en rupture avec elle, ne peuvent qu'ajouter à la confusion née à la fois de son utilisation et de son renvoi à ce qui constitue sa face cachée, le désir. L'obscurantisme qui entoure cette idéologie et le fait qu'elle soit le produit d'abord et avant tout de la classe bourgeoise, **m'amène à proposer le rejet de cette notion et son remplacement par le concept de pratique sociale de classe.**

Dans un premier temps (celui du présent texte) je me propose d'amorcer le débat à la lumière de certains travaux que j'ai consultés et qui me sont apparus particulièrement pertinents dans leur façon de poser le problème: s'appuyant sur une méthode dialectique de destruction-construction de l'objet, ils nous fournissent des éléments précieux de méthode pour étudier les questions soulevées par le recours à la problématique du besoin pour décrire et expliquer une dynamique sociale

La théorie du besoin-aspiration dans la sociologie bourgeoise

Je vais tenter de faire ressortir les éléments qui me semblent les plus significatifs pour sortir de l'impasse dans laquelle nous place cette problématique. Je retiens ici les travaux de Francis Godard, de Jean-Pierre Terrail, de Michel Gloucard, d'André Glucksmann; ils renvoient aux analyses de Marx, de Lénine et de Mao et se présentent aussi comme une critique des théories de Marcuse, de Galbraith et d'un certain courant freudo-marxiste que prétendent soutenir Guattari et Deleuze.

(1) Il ne s'agit pas pour moi de systématiser leurs analyses respectives (ce qui mériterait d'être fait sous une autre forme d'intervention et qui n'est pas la mienne pour l'instant) mais de m'en inspirer pour clarifier ma position sur la question.

La distance que je prends face à la notion de besoin et à l'idéologie qui la soutient se révèle être du même type que celle que j'entretiens face aux théories psychologiques que j'ai ingurgitées pendant ma première formation de sociologue lorsque j'étudiais à l'Université de Montréal au début des années '60. C'est probablement ce qui explique mon allergie presque épidermique à ce type de description et de compréhension des problèmes sociaux. Tout le travail critique que j'ai dû opérer sur ma propre appréhension de la réalité sociale à travers la sociologie bourgeoise me sert de plateforme pour entreprendre une lutte contre ce discours manipulateur: le rapport Nadeau en est un exemple; le recours aux besoins des consommateurs pour les inciter à augmenter leurs dépenses en est un autre.

Des sociologues tel P.H. Chombart de Lauwe ont tiré de leurs théories des besoins et aspirations des principes explicatifs pour une théorie de la ville, de la planification, de la révolution, de la situation de la politique internationale. F. Godard, nous donne un exemple du fonctionnement de la théorie des besoins chez des sociologues comme Chombart de Lauwe. Ce dernier se sert de la notion de besoin-aspiration pour définir une

(1) Les travaux de Godard et de Terrail sont publiés notamment dans les numéros 166 et 180 de la revue *La Pensée*; Michel Gloucard a publié un livre polémique intitulé: *Néo-Fascisme et idéologie du désir*, ed. Denoël, Paris 1973; quant à Glucksmann, je me réfère à ses textes parus dans *Les temps Modernes*, janv / février 1974 intitulés: "Nous ne sommes pas tous des prolétaires"; Guattari et Deleuze ont écrit *L'Anti-Oedipe* et ils ont récemment présenté leur théorie mystificatrice dans un colloque sur "la schyzo-culture" tenu à New-York, Columbia University, du 15 au 18 novembre 1975.

typologie politique; dans son livre intitulé: "Pour une sociologie des aspirations", il écrit:

"Lorsque les aspirations des personnes et des groupes sont prises en considération dans la décision, le pouvoir est de type démocratique. Lorsque les aspirations ne peuvent pas s'exprimer ou sont freinés systématiquement par le pouvoir pour des raisons de maintien des privilèges d'une classe ou d'une caste, il s'agit d'une société de type autocratique."

Les aspirations passent par la communication du haut en bas et vice-versa et c'est là le canal d'exercice de la démocratie. C'était là le point que visait ma critique lorsque dans ma dernière chronique j'écrivais que prendre la parole ne veut pas dire nécessairement prendre le pouvoir. Je sais jusqu'à quel point cette interprétation erronée de la prise de parole est répandue. La notion de besoin est prisonnière de son origine psychologique et peut difficilement y faire côtoyer une base sociologique. Chez les sociologues behavioristes (Weber, Parsons) l'action est déterminée par la nécessité de satisfaire un besoin. Chez les économistes libéraux "On fait appel à l'égoïsme, aux penchants naturels, à la liberté de chacun, la main invisible du besoin guide l'harmonie de la société, c'est-à-dire la mobilité et la concurrence parfaite". C'est le cas des théories de Galbraith, l'économiste à la mode des U.S.A.

L'idéologie du besoin/aspiration/désir et la circulation de l'objet/marchandise

Chez Marx, l'utilisation de cette notion porte aussi à confusion. La perspective qui est sienne est donnée par les **Manuscrits de 44** et renvoie à une thèse humaniste selon laquelle "l'homme serait mutilé parce que ses besoins fondamentaux ne sont pas réalisés. Le besoin est pris dans le couple valeur d'usage, valeur d'échange et penche du côté de la valeur d'usage".

Pur sortir de l'impasse dans laquelle nous placent le behaviorisme comme l'humanisme, Godard formule la proposition suivante:

"Si nous voulons mettre le doigt sur les problèmes que nous pose l'utilisation de la notion de besoin dans la pensée marxiste contemporaine, il nous faut au-delà de cette façon vague ou idéaliste de considérer la question, poser le problème essentiel d

l'articulation entre rapports sociaux et forces productives et examiner cette question non seulement à propos de la force de travail mais à propos des moyens de consommation”-

Il faut aussi démontrer, ajouterais-je, que les réponses apportées aux revendications résultent d'un rapport de classe plus que de la reconnaissance officielle d'un besoin.

Toute la publicité est fondée sur des sollicitations multiples à consommer des objets-marchandises. L'incitation est marquée de la nécessité de satisfaire des besoins soi-disant exprimés par les consommateurs. Il s'agit pour les spécialistes de publicité et de relations humaines de faire se croiser le “surcodage de la plus-value” avec “le surcodage du désir” (Cloucard) pour obtenir un maximum de profit. Car le capitalisme monopoliste d'Etat impose un modèle de consommation qui accroît le désir d'appropriation privée du produit social et renforce l'isolement et l'individualisme des consommateurs qui subissent plus aisément la domination du capital. Ainsi la production de produits nouveaux qui apparaît” comme une reconnaissance de besoins nouveaux, comme une réponse aux revendications de consommateurs correspond en fait à la dynamique de rapports économiques liés à des rapports idéologiques entre le Capital et le travail et à travers lesquels les couches moyennes appelées aussi nouvelle petite-bourgeoisie occupent une place très particulière.

Pour bien comprendre comment la classe capitaliste utilise l'idéologie du besoin et son renvoi aux “désirs” cachés, au non-dit, il faut pour cela situer la petite-bourgeoisie (couches-moyennes) dans le processus de partage du profit. Dans ses recherches sur l'Histoire des Doctrines Economiques Marx écrit: “Malthus n'a pas intérêt à cacher les contradictions de la production bourgeoise... d'une part pour démontrer que la misère des classes ouvrières est nécessaire, d'autre part pour démontrer aux capitalistes **qu'il faut un clergé officiel bien engraisé si l'on veut avoir une demande adéquate.** Les consommateurs improductifs constituent la demande sans l'offre et compensent ainsi l'excédent de l'offre sur la demande du côté capitaliste”.

Dans le rapport CAPITAL-TRAVAIL, la place de la classe ouvrière est celle de la production de marchandises qui permet la production de plus-value, la place de la classe capitaliste est celle de l'accumulation du CAPITAL et de sa répartition et la place de la nouvelle petite-bourgeoisie est celle de l'appropriation d'une partie du profit (la grandeur de la part est à négocier avec la bourgeoisie) en vue de consommer. La thèse d'André Gluscksmann est la suivante: “la nouvelle classe moyenne

est une des grandes possibilités que le système crée de consommer quand pour un temps il accumule au ralenti". En rétrocedant (concession-distribution) une partie du profit à la petite bourgeoisie, la classe capitaliste s'assure d'un moyen de régulation de la circulation des marchandises et par ce biais s'assure non seulement le contrôle de la production mais aussi celui de la consommation. Dans la société capitaliste les niveaux de vie sont des niveaux de consommation; la mystification idéologique permet d'opérer le déplacement suivant: je crois consommer mes désirs alors qu'objectivement je consomme des produits / marchandises. C'est l'objet du désir qui définit le désir, c'est le produit qui définit le besoin. Comme Louis Althusser l'a expliqué, le capital marchand interpelle les individus-consommateurs en leur désignant leurs besoins et par ce processus constitue les individus concrets en sujets. C'est toujours au sujet que le capital s'adresse en lui désignant son besoin comme quelque chose d'unique, de personnel.

Les pratiques sociales de classe

Ayant déconstruit les mécanismes de l'idéologie du besoin, ce qui nous a permis de découvrir des pratiques de classe, notamment celles de la bourgeoisie et de la nouvelle-petite bourgeoisie, ceci nous permet de revenir à notre proposition du début dans laquelle nous énoncions la nécessité de rejeter cette notion de besoin et de la remplacer par le concept de pratique sociale de classe. Pour échapper à la mystification, aux multiples miroirs créés par la société capitaliste et qui nous renvoient de toutes parts notre image déformée, il faut sortir des lieux où nous placent la bourgeoisie, ne pas rester sur son terrain. Pour cela, il est nécessaire de ne plus poser les revendications, les objectifs de lutte en termes de besoins et d'aspirations et même en termes de désirs sans avoir au préalable déconstruit ces notions pour voir ce qu'elles recouvrent réellement.

La reconstruction de ces notions en tant que désignation de pratiques de classe nous fera prendre conscience d'une seconde nécessité, et c'est là une proposition de F. Godard: celle d'opérer une transformation radicale des pratiques de consommation qui renvoient, comme nous avons tenté de le démontrer, aux rapports de production. Il faut donc démontrer: que le processus d'unification des besoins recouvre de pratiques de classe et cache celui de l'exploitation capitaliste; que les pratiques de classe sont marquées par des idéologies diffusées par les appareils idéologiques d'ETAT; que le système de besoins formulé par le

organisations des classes non-dominantes politiquement et économiquement doit rompre avec cette idéologie et avec la production de l'objet-marchandise.

Pour arriver à faire cette démonstration et transformer ses résultats en pratiques concrètes il est nécessaire de recourir à la révolution culturelle qui ne doit pas être pensée uniquement comme transformations des pratiques culturelles saisies au niveau des superstructures uniquement mais aussi comme "un processus révolutionnaire qui pénètre l'infrastructure elle-même" et détruit toutes les formes d'exploitation qui la supportent.

En bref, utiliser la notion de besoins pour poser des revendications au sein des appareils économiques et idéologiques et les contester c'est se placer sur la plate-forme produite par ces mêmes appareils et c'est redoubler la mystification idéologique et politique; c'est se situer au niveau des symptômes sans les décoder. Quand au renvoi aux formes subjectives du (des) besoin(s), c'est-à-dire au désir, il ne peut devenir significatif, que si nous le situons dans le champ scientifique qui est sien, c'est-à-dire la psychanalyse. Ce n'est que là, à mon avis, qu'il peut prendre son sens réel et explicatif de dimensions constitutives des pratiques sociales de classes. C'est un travail à faire, un travail urgent, difficile et nécessaire, pour en finir avec ces nouveaux sorciers qui excellent dans la manipulation du désir et que Gloucard a dénommé la deleuzophrénie qui ne va pas sans son appendice, que je dénomme, la guattarite et dont les disciples sont passés maîtres dans la falsification idéologique et la démobilisation politique.

Le désir se constitue comme un objet dont l'analyse requiert l'intervention et du matérialisme historique et dialectique qui fournit les outils nécessaires à la compréhension des rapports sociaux propres à une société concrètement déterminée et de la psychanalyse pour saisir les dimensions de l'inconscient qui entrent en jeu dans une pratique sociale donnée. Ma question: quelle théorie psychanalytique permet de le faire et comment le fait-elle? Il y a là des béances nécessaires à combler pour avancer dans la résolution du type de questions que je me suis posées au départ, et auxquelles je n'ai pu répondre que partiellement, faute d'outils adéquats.

"Chroniques" entame un débat sur la place et le rôle des besoins dans l'analyse et la pratique politiques.

Sur la langue, nous considérons le débat comme clôt et nous définirons notre position dans un prochain éditorial.

Comment le privé est politique

France Théorêt

Dans **Par delà la clôture**, Marcelle Brisson témoigne de treize années de vie moniale chez les Bénédictines. Cette autobiographie raconte et analyse le passage d'une jeune femme dans un monde archaïque presque carcéral. Ce livre paru chez Parti-Pris propose un témoignage vécu raconté sous deux formes: la première partie du livre se raconte au présent, d'une manière naïve comme un récit reconstitué dans le temps vécu de l'expérience elle-même, la seconde partie s'adresse au lecteur ("Cher ami") dans le présent de l'écriture; c'est une réflexion sur l'expérience. Cette dernière partie pourrait être présentée comme une longue lettre à un ami qui se serait intéressé à soeur Thécla.

Ce livre tente d'expliquer comment à la fin des années quarante, une jeune fille issue de la classe ouvrière entre chez les Bénédictines. Le choix de la vie religieuse tant pour les hommes que pour les femmes était à cette époque cléricale une option que des individus faisaient (quand le choix avait des raisons positives) dans l'espérance d'y trouver un idéal de vie intense qu'ils ne parvenaient pas à combler ailleurs. Cette intensité, pas si intense que ça nous dit Marcelle Brisson, relevait aussi de la soumission à l'institution et se manifestait dans un quotidien relativement passif.

Le mouvement de désertion des communautés religieuses pendant les années soixante n'a pas été marqué par un tapage social. Autant ceux qui quittaient que ceux qui restaient avaient envie qu'on les oublie. Ça s'est passé dans un silence relatif. On n'a pas tellement écrit là-dessus (sauf dans les journaux). On a préféré oublier et rayer ça de la mémoire collective et individuelle. C'est sûrement l'un des mérites du livre de Marcelle Brisson de témoigner à la fois d'une expérience, d'une époque et de l'action de forces idéologiques. Il n'y a pas d'expression de la révolte dans ce livre, il y a plutôt une tentative de mise au net d'un vécu individuel marqué et poussé par l'une des forces idéologiques dominantes de l'époque: l'institution religieuse.

Montréal, à la fin des années quarante. Une jeune fille issue d'un milieu ouvrier fait des études de Philosophie. Comment perçoit-elle son avenir si à cause de ses dix huit ou dix neuf ans, elle ne pense pas encore au mariage? Voici ce qu'elle dit de cet avenir: "Sainteté, statut professionnel, promotion de classe semblaient aller ensemble dans mon milieu social. En effet, l'important c'était d'émerger du milieu ouvrier, peu importe l'étiquette sous laquelle s'effectuait l'ascension." Cela me semble dire clairement en quoi la religion telle qu'elle apparaissait comme un double mode de vie et de pensée peut agir comme une force de l'idéologie dominante. Devenue étrangère dans son propre milieu social, les choix ne sont pas multiples, du moins quand une jeune fille a été conditionnée "pour la conquête d'un monde supérieur". Les parents ne s'opposent pas parce qu'ils "pressentaient que les valeurs intellectuelles s'allient aux valeurs spirituelles et qu'elles étaient l'apanage des riches". (Il faut le souligner les mots sont très révélateurs dans leur naïveté évidente.) Le choix de la vie religieuse quand il s'agit des Bénédictines en particulier est synonyme de promotion sociale et d'une nouvelle appartenance de classe. En effet, les Bénédictines étudient le latin, le grec et l'hébreu. A l'intérieur du monastère, il y a les Soeurs de Choeur, celles qui ont eu une dot et de l'instruction et les Soeurs converses, les servantes des premières. La sainteté donc n'est pas neutre. Elle est un miroir qui permet à un sujet très bien doué (comme c'est le cas ici) d'irradier d'une nouvelle image immuable, passive et toujours égale à elle-même. Cette image de perfection affirme au sujet qu'il a fait un choix net, exemplaire et sans retour. Que peut-il exister de plus rassurant!

S'il y a une aliénation par rapport à ses origines de classe, il y en a une autre, elle concerne le sujet sexué cette fois. "Comment traduire mon idéal dans la vie ecclésiastique? Mon directeur spirituel à l'université me fait lire Ste-Thérèse de l'Enfant-Jésus, Bernanos, Léon Bloy."

Ailleurs elle dit: "Je me nourris de Péguy, de Rivière, de Claudel, de Maritain. Pourquoi toujours des hommes...?" L'idéal presque effacé de la vie carmélite de Ste-Thérèse est partiellement en conflit avec cette envie de l'ascension sociale qui se manifeste en même temps que la vocation. Les autres modèles vont demeurer. C'est au corps de l'individu que le projet religieux s'en prend. Non seulement le corps est devenu asexué mais il a pris l'image de l'autre. Le corps féminin dépossédé et barré se conforme à des fantasmes masculins.

On peut se demander quel est l'intérêt d'un tel livre en ce moment? Ce livre permet d'affirmer que le poids de l'idéologie sur l'orientation de la vie d'un individu demeure possible. Seules les représentations changent.

Ces expériences de vie religieuse, on les a tues, on les a fait taire individuellement et collectivement. Les individus les ont vécues comme des échecs personnels. C'est cela même que vient montrer le livre de Marcelle Brisson en établissant un lien entre son vécu, son expérience et sa démarche intellectuelle. Cela m'apparaît être un cheminement proprement féminin. Ça n'est pas innocent qu'il s'agisse du témoignage d'une femme.

Que reste-t-il de notre passé religieux? Le Québec s'est décléricalisé rapidement. Tous les signes extérieurs sont là. La religion, nous l'avons presque oubliée. Notre mémoire est oublieuse. La religion pour certains s'est travestie en folklore. Mais on dit toujours trop vite les choses au regard de la religion dont la particularité est de faire sans cesse retour. En ce moment, le vieux fond religieux fait retour dans le renforcement et la restructuration de la famille. (L'année de la femme aura contribué à ça). Du côté de l'école, les nombreux restes de l'humanisme judéo-chrétien demeurent encore la principale pierre d'achoppement pour la proposition de programmes différents en philosophie, en art, en lettres et en sciences humaines. Il ne s'agit là que de quelques indices.

En somme, ce livre nous dit qu'il n'y a pas si longtemps des représentations archaïques pouvaient montrer des voies privilégiées pour des individus avides d'intensité. Des représentations archaïques peuvent devenir lettres mortes. Alors elles ne se déplacent plus. Il faut chercher ailleurs les nouveaux surgissements qui, sait-on jamais, ne sont peut-être que les travestissements des premiers. Le propre de l'idéologie, c'est de ne pas rater sa reproduction.

F. Théorét

Thérèse Arbic

Un cours obligatoire de théâtre

I. Les objectifs de la DGEC

Mon expérience de l'enseignement du théâtre dans un CEGEP de Montréal m'amène à me poser un certain nombre de questions quant à la situation objective des étudiants dans un cours obligatoire de théâtre par rapport aux directives du ministère de l'Éducation. Les objectifs du cours tel que défini par la Direction générale de l'enseignement collégial, que les professeurs en tiennent compte ou pas, indiquent l'écart existant entre le conditionnement des étudiants, partant, leurs disponibilités face au théâtre et le parti pris des responsables des contenus de programmes vis-à-vis les tendances du théâtre contempo-

rain et la mise en application d'un enseignement vivant et progressiste du théâtre.

Qui sont les étudiants?

Pour une majorité d'entre eux (je dirais même pour une majorité de gens) le théâtre constitue un domaine réservé à quelques initiés. Son apprentissage et la réussite dans le domaine du spectacle ne présupposent pas un choix et un travail rigoureux pour maîtriser les différentes techniques mais bien un privilège et un don accordés à certains individus. Privilèges sociaux et talents con-

fondus, dès l'enfance quelques "happy few" reçoivent une formation artistique dans des écoles ou chez certains professeurs à la mode que s'empresse de présenter et d'encourager la télévision. (A ce propos notre jeune prodige national, René Simard, constitue un exemple attristant de l'exploitation éhontée dont peut être victime (victime consentante, hélas!) un enfant, réduit au rôle d'objet de luxe auquel s'identifie l'ensemble de la jeunesse.) La fabrication des idoles par les commerçants du "show business" d'une part et le manque de formation artistique pour l'ensemble des jeunes d'autre part, entretiennent le mythe des uns et la dépossession des autres (la majorité).

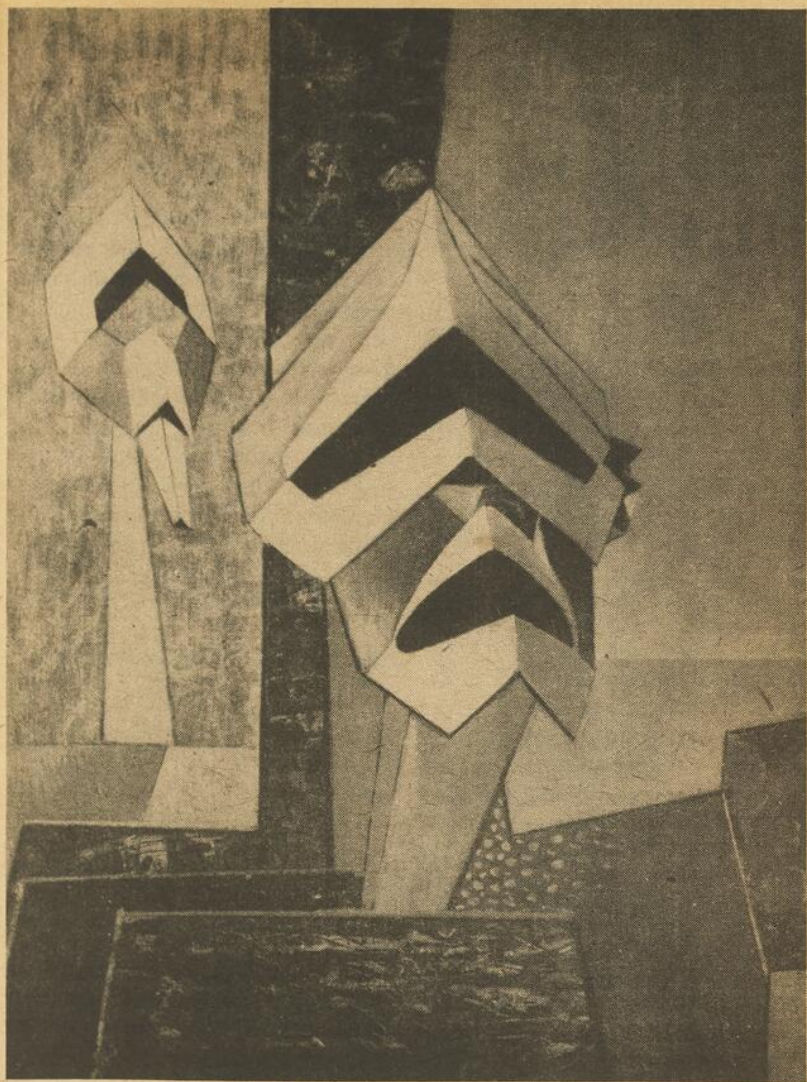
Dans mes cours l'âge moyen des étudiants est de dix-huit ans. Un grand nombre d'entre eux n'ont jamais entendu parler de théâtre, n'ont jamais vu de spectacles sur scène et n'en n'ont jamais fait. Ce qu'ils en connaissent, seule la télévision, par le théâtre du dimanche soir ou les télé-romans, leur en a donné une idée vague.

La durée du cours est d'une session à raison de trois heures par semaine pendant quinze semaines. Le nombre d'étudiants par groupe varie entre 28 et 34 et les intérêts de chacun sont diversifiés en fonction des orientations. Dans un même cours, on retrouve des étudiants en lettres, en philo, en science pure, en mathématiques, en techniques infirmières, en techniques automobiles, etc. et la liste s'al-

longe pour englober tous les programmes du CEGEP, ce qui, en soi, ne devrait pas constituer une difficulté. Cependant, dans la pratique, il en résulte un manque de motivations qui démobilise la majorité d'entre eux et rend difficile l'apprentissage d'une matière hors du champ de concentration de chaque étudiant. Ce manque de motivations relève sans doute du caractère hétéroclite de la structuration de chaque programme, d'une consultation apparente auprès des étudiants dans le choix des cours et de l'urgence d'acquérir le plus rapidement possible une formation qui rencontre les exigences d'efficacité du marché du travail.

Dans une petite salle aménagée en théâtre de poche, deux fois par année recommence un nouveau cours pour de nouveaux étudiants, à raison de cinq groupes par semaine, par professeur.

Outre la méconnaissance quasi-totale de ce qui constitue la pratique théâtrale, la plupart des étudiants ressentent une gêne extrême à extérioriser leurs émotions devant un public et à travailler avec leurs corps. L'incapacité culturelle de se regarder, de se toucher, d'être "bien dans sa peau" (le mouvement, l'acceptation du corps, l'extériorisation des émotions constituant en partie les éléments de base de l'acte théâtral) bloque au départ toute forme d'apprentissage et d'expérimentation du jeu théâtral. L'entraînement principal que les étudiants ont reçu jusque là se situe au niveau de l'expression orale et écrite par une appréhension pure-



Naissance de la Comédie / Max Ernst

ment intellectuelle, jamais sensorielle, des connaissances et des réalités.

Les objectifs de la DGEC

Les objectifs du cours de français-théâtre au collégial sont

définis par le ministère de l'Éducation par l'entremise de la Direction générale de l'enseignement collégial (DGEC):

“Vivre le phénomène socio-culturel qu'est le théâtre, cela suppose une certaine confrontation aux réalités qui sous-tendent le jeu dramatique: le rythme, la

passion, le malheur, le tragique, le comique, le rire...

Initier à quelques-unes des règles du jeu qui font que les réalités fondamentales s'ordonnent en monologues, en dialogues, en scènes, en actes, en drame, en mise en scène, en spectacle, en échange avec un public.

Situer le texte comme foyer de polarisation et de rayonnement d'un ensemble de réalités dramatiques.

Mettre en relief les fonctions du dialogue dramatique par rapport à l'expérience de communication que vit quotidiennement l'étudiant."

Devant de tels objectifs, quels sont les choix possibles des enseignants conscients de l'importance du développement de l'expression créatrice en même temps que d'une attitude critique vis-à-vis d'une part des rapports autoritaires que reproduisent les professeurs et d'autre part de leur rôle de transmetteur de l'idéologie dominante par le biais des programmes imposés par la DGEC?

Les émotions «en soi»

Si on analyse la définition des objectifs du cours de théâtre, il paraît évident que la DGEC s'insère dans une conception décadente et périmée du théâtre. Elle exclut les deux voix principales du théâtre contemporain: celles d'Artaud et de Brecht. Elle nous replonge dans le pathos de la forme dramatique et du théâtre d'identification à partir des émotions "en-soi", la "certaine con-

frontation aux réalités qui sous-tendent le jeu dramatique: le rythme, la passion, le malheur, le tragique, le comique, le rire..." Elle isole chaque réalité du jeu, qu'il s'agisse du rythme, des émotions, des problèmes individuels, de l'Histoire des hommes ou de leurs plaisirs. Ce théâtre rejoint tout à fait le système préconisé par Constantin Stanislavski, au début du siècle, que l'Actor's Studio de Lee Strasberg a prolongé aux Etats-Unis avec le "Method Acting". Un théâtre idéaliste inscrit dans une pensée individualiste à partir de concepts abstraits où l'expression de soi masque et nivelle les rapports sociaux entre les hommes.

La forme dramatique

Une fois le problème de l'expression "en-soi" résolu, le professeur, selon la DGEC, doit "initier à quelques-unes des règles du jeu qui font que les réalités fondamentales s'ordonnent" (en un tout connu depuis Brecht comme forme dramatique constitué) "en monologues, en dialogues, en scènes, en actes, en drame, (je souligne) en mise en scène, en spectacle, en échange avec un public." Dans cette progression linéaire du programme, l'articulation du spectacle se fait à partir des personnages qui s'affrontent et autour desquels s'axe l'action du "drame" divisé en monologues, en dialogues, en scènes, en actes constituant ainsi les éléments essentiels de la forme dramatique. S'oppose à cette conception du théâtre, le théâtre épique et didactique où le specta-

cle ne s'enferme plus dans une progression linéaire du personnage au drame. C'est par la représentation des contradictions que vivent des personnages dans un contexte social donné, sans enfermement dans une histoire vraisemblable, que s'articule le spectacle, que la réalité du monde extérieur devient le centre de gravité de la représentation.

Rapports d'identification

Quant aux échanges avec un public, il en résulte un rapport d'identification au personnage principal de même qu'à un ordre social déterminé par les intérêts que véhicule l'ensemble du spectacle tant dans sa forme que par son contenu. Son dénouement soulage le spectateur de ses besoins et de ses désirs dans un "happy end" acceptable à la morale collective d'un groupe donné de spectateurs. Ici, la DGEC semble ignorer ou occulter volontairement la remise en question de la catharsis aristotélicienne que le théâtre nouveau tente d'expérimenter depuis plus de 50 ans à la suite de Brecht et de plusieurs metteurs en scène d'aujourd'hui.

Le texte, centre de gravité du spectacle

Quant à "situer le texte comme foyer de polarisation et de rayonnement d'un ensemble de réalités

dramatiques", il s'agit ici de centrer autour du texte toute la réalité du spectacle, conception qui, encore une fois, ne tient pas compte du développement du théâtre contemporain. Pour Antonin Artaud, dans *Le Théâtre et son double* ("La mise en scène et la métaphysique"):

"Le dialogue — chose écrite et parlée — n'appartient pas spécifiquement à la scène, il appartient au livre; et la preuve, c'est que l'on réserve dans les manuels d'histoire littéraire une place au théâtre considéré comme une branche accessoire de l'histoire du langage articulé.

Je dis que la scène est un lieu physique et concret qui demande qu'on le remplisse, et qu'on lui fasse parler son langage concret.

Je dis que ce langage concret, destiné aux sens et indépendant de la parole, doit satisfaire d'abord les sens, qu'il y a une poésie pour les sens comme il y en a une pour le langage, et que ce langage physique et concret auquel je fais allusion n'est vraiment théâtral que dans la mesure où les pensées qu'il exprime échappent au langage articulé."

Toutes les expériences de création collective que ce soient les Happenings, le travail du Living Theatre, du Bread and Puppet aux Etats-Unis, du Théâtre du Soleil en France ou de celles du Grand Cirque Ordinaire et de quelques jeunes troupes au Québec, ne sauraient être ignorées au profit de la littérature dramatique. L'analyse de textes dramatiques, dans un cours obligatoire de

théâtre, pose un sérieux problème pour certains professeurs devant le manque d'intérêt que portent les étudiants en général à l'analyse littéraire. Il ne s'agit pas ici de tomber dans l'idéologie du "besoin" de l'étudiant, besoin d'une "culture" éclectique imposée par les fonctionnaires du ministère mais bien de tenir compte des diverses réalités que recouvrent le domaine théâtral, ainsi que du point de départ des étudiants.

Le théâtre et la vie

Mais "pour mettre en relief les fonctions du dialogue dramatique par rapport à l'expérience de communication que vit quotidiennement l'étudiant" — dernier point aux objectifs énoncés par la DGEC — les choix sont multiples dans la littérature dramatique allant de Molière à Michel Tremblay. L'étude comparée, par exemple, du vieux français au jolal me paraît d'un intérêt douteux et qui s'inscrit dans toute cette confusion théâtre et vie. Certains sociologues se sont particulièrement intéressés au cours des dernières années à démontrer les rapports qui pouvaient exister entre la vie quotidienne et le théâtre. On entend souvent certains dictons tels que "le théâtre est dans tout et tout est dans le théâtre" ou encore "dans chaque homme il y a un comédien qui s'ignore", "le théâtre c'est la vie et la vie c'est le théâtre, "le monde est un vaste cirque" et j'en passe... qui recourent cette confusion. Il serait intéressant d'ana-

lyser comment le courant naturaliste ou réaliste du théâtre reproduisant de manière quasi photographique des tranches de vie quotidienne influence cette tentative d'explication du monde par le théâtre — mais j'y reviendrai à l'occasion de prochaines chroniques.

Les choix de l'enseignant progressiste

Pour l'enseignant progressiste, les choix sont difficiles compte tenu du manque de motivations et des rapports mythifiés que les étudiants entretiennent avec le monde du spectacle. Il doit tenir compte de leur conditionnement entretenu par l'ensemble de la production théâtrale sur scène mais surtout par la télévision puisque la majorité d'entre eux ne s'intéresse guère au théâtre officiel de nos troupes largement subventionnées. S'ils s'en tenaient aux directives de la DGEC dont la structuration de l'ensemble des cours obligatoires de français — il en est de même des cours de philosophie — n'est pensée qu'en fonction d'une addition mathématique de connaissances sans liens entre les différents cours, les cours de théâtre ne feraient qu'entretenir une attitude figée et réactionnaire qui veut que le théâtre soit un lieu de pur divertissement véhiculé par la forme dramatique.

A suivre: *II. Pour un enseignement vivant et progressiste du théâtre.*

Madeleine Gagnon

Une rencontre différente des autres

Du 3 au 8 octobre, avait lieu la *Rencontre québécoise internationale des écrivains* sous les auspices de la revue *Liberté. Chroniques* en avait déjà parlé comme en avant-coup dans un article qui proposait l'analyse de la précédente rencontre 74 (article signé J.M. Potte, no 10, octobre 1975). Nous pouvions y lire, en effet: "Il est fort à craindre que la prochaine Rencontre, qui a lieu du 3 au 8 octobre de cette année et qui porte sur "La femme et l'écriture", sera tout aussi brillante, mais ne sera signifiante que du manque de rigueur intellectuelle de ce milieu littéraire". Citation reprise d'ailleurs par Patricia, qui, en un soir mémorable de ce qui demeurera pour plusieurs le plus merveilleux

colloque et pour certains le plus terrible, ne se gêna pas de s'en servir pour poser le même diagnostic. Or, le diagnostic se révéla fausse prophétie, tellement des femmes qui s'y trouvaient firent éclater le "salon" et surent y apporter des significances que sans doute elles étaient les seules à exposer pour avoir trop longtemps séjourné dans les marges de la "rigueur intellectuelle" et de la "brillance". Les seules à exposer mais non plus les seules à s'y rallier puisque des hommes aussi — deux ou trois pas plus — profitèrent de cet éclatement pour s'y insérer pleinement, ce qui fit dire au romancier français Yves Navarre: "Je suis arrivé ici *codifié*, j'en repars *modifié*, mon écriture et ma vie désormais en porteront les coups."

Que s'était-il donc passé ce soir-là qui fit dire à Christiane Rochefort: "Je ne croyais plus au miracle mais il est arrivé" (après des années d'écriture et de militantisme et qui, en dédicace à son dernier roman *Encore heureux qu'on va vers l'été*, Grasset 1975, ajoute au titre "vers l'été, si on y allait toutes, câlce"); qui fit dire à Dominique Desanti (dont on peut lire, entre autres, *Flora Tristan, vie, oeuvres mêlées*, coll. 10/18, 1973; les *Staliniens*, Frayard 1975; "Les socialistes et les Femmes", *Tel Quel* no 61): "Je cherche un nouveau modèle d'écriture féminine; nous cherchons toutes depuis longtemps; les femmes québécoises qui sont intervenues collectivement en ce colloque nous ont fait *sentir* que ce modèle existe"; qui firent entrer dans cette brèche que nous avions creuser, Annie Leclerc, Lila Karp, Florence Delay, Noëlla Châtelet, Maria Isabel Barreno (*des Nouvelles Lettres Portugaises*), Hélène Ouvrard, Nicole et André Beaudet, Franche Théorêt, Nicole Brossard et d'autres encore; qui prépara en quelque sorte le magnifique texte de la Belge Claire Lejeune sur la "quadrature" et dont les effets n'ont pas fini de jouer dans la recherche des corps dans l'écriture; Claire Lejeune qui parlait en dédicace à son recueil de poèmes *Mémoire de Rien* (Le Cormier, Bruxelles 1969) "en souvenir de ces rencontres si profondément bouleversantes"; Claire Lejeune qui pouvait maintenant aborder le texte de sa communication au colloque en révélant sa "très grande peur blanche", comme Florence Delay avait

pu avouer "la théorie me terrorise" et moi-même "la théorie me sécurise". Il s'était justement passé que la *peur* longuement retenue et liée par le discours de l'institution littéraire pouvait enfin s'écrire et se dire; que le silence des femmes longtemps contenu par le discours des institutions mâles pouvait enfin étouffer; que de cet étouffement avoué, les paroles pouvaient enfin surgir. Il s'était passé que celles qui *normalement* n'ont pas accès à la parole — et à sa lecture — pouvaient enfin intervenir: celles que l'on aurait qualifiées hier encore de folles, d'hystériques, de putains ou de sottes, avaient soudain rassemblé toutes leurs énergies pour organiser collectivement — non pas un spectacle, comme la presse phalocrate a bien voulu le laisser croire — mais une parole et une écriture *différentes* parce que collectivement centrées sur la reconnaissance et la dramatisation de la différence sexuelle: Denise, Marie-Francine, Patricia, Madeleine, Odette, Thérèse, six voix de femmes auxquelles bientôt se joignaient tant d'autres. Six voix qui revendiquaient dans "la douceur ultime", le droit à la parole, à l'écriture, à la science, à la colère, à la lucidité, à la lutte collective; six voix pour qui le *féminisme n'est pas la guerre des sexes mais la termine* puisque sortir de l'aliénation sexuelle historique, de l'a-sujettissement dans le discours de l'Autre, de la domination et du silence, c'était justement décider de terminer la guerre, revendiquer sa place *dans* la différence et non plus utiliser des deux côtés,

mâles et femelles, cette différence, pour que l'un domine et l'autre soit dominée. Six voix qui utilisaient autant l'écriture et la parole que la chanson: derrière la très belle complainte chantée par Denise "Ah! que l papier coûte cher", thème particulièrement efficace en cette rencontre, se profilaient déjà des éléments de lutte dramatisés dont les effets, sur la problématique "femme et écriture" n'ont pas fini de se faire sentir.

Comment se fait-il qu'autant d'hommes du groupe *Liberté* aient pris alors la poudre de campette? Eh! oui, plusieurs se sont littéralement volatilisés du coup, d'aucuns pré-textant le sexisme de la Rencontre, d'autres se déclarant ouvertement mysogines ou mâles chauvins. On ne les a plus revus. La reconnaissance amoureuse mais néanmoins revendicatrice de la différence les menaçait-elle à ce point? Comment se fait-il qu'aucun journaliste officiel n'ait commenté l'événement et ce qui suivit (ça va de la "vacherie" silencieuse de Réginald Martel dans la *Presse* au commentaire d'Aline Desjardins à *Femme d'Aujourd'hui* "certaines ont abusé de leur droit de parole")? En effet, une seule journaliste, Linda Gaborio de CBC, proposa une lecture qui rendit compte de la réalité de ces journées: sans doute parce que Linda s'y était elle-même impliquée dans son métier et sa parole de femme. Comment se fait-il que parmi les quelques hommes qui continuèrent avec nous les journées les réponses à nos appels

lucides des corps dans l'écriture se situaient carrément du côté de l'obscénité, genre: "plottes frustrées", "putains", "chiennes hystériques", "maudites folles", "femmes aux femmes" et j'en passe? Sans entrer dans l'analyse de leurs résistances nous pouvons quand même avancer ces quelques énoncés:

- toute manifestation collective, quelle que soit la tendresse qui y circule, menace, en ce qu'au sortir des solitudes à deux où nous étions accoutumés à régler "nos conflits", elle devient ferment de lutte, donc, directement politique. La solidarité effraie (je pense aux trois Maria du Portugal, jetées en prison du seul fait qu'elles formaient déjà un groupe en puissance);

- nos frères viennent de loin et peut-être de plus loin encore que nous: le retour du refoulé au texte se fait avec ce qui nous est le plus familier, le corps. C'est véritablement tout ce que nous possédions puisque évincées du discours de la science et des scènes politique et économique, ce discours et ces scènes avaient parallèlement expulsé le corps (pulsions, fantasmes, désirs) de leurs lois. Les hommes savent très peu parler leurs corps: ils font de la "littérature"; parler du nôtre les effraie; mais à ce colloque, l'imagination des femmes a créé des liens et des solidarités qui nous rendront plus fortes encore pour les paroles, les écrits, les luttes à venir.

(Le dernier soir, avant que nos camarades des autres pays repar-

tent, c'est Claire Lejeune qui fermait la discussion en déclarant: "C'est trop, je dois aller dormir, si je continue je risque de me dé-faire." C'est qu'il faut sentir et savoir son corps dé-fait pour le ramener dans l'écriture, pour le refaire dans le discours et sur toutes les scènes. C'est

peut-être ça, la phalocratie, ce qui ne s'est jamais dé-fait? Ce qui n'est jamais mort dans (ses) représentations? Ce qui revient au logos-centre sans s'être d'abord échappé et manqué totalement? Peut-être avaient-ils peur de la mort?)

Philippe Haeck

Pour une écriture montante

H

Que l'on songe à Jules Verne: *Cinq semaines en ballon, De la Terre à la Lune, Robur le Conquérant, L'Île à Hélice, Le Volcan d'Or.*

Que l'on songe à Goethe: Méphistophélès, dans les longs habits de Faust, parle à l'écolier: "Il est de fait que la fabrique des pensées est comme un métier de tisserand, où un mouvement du pied agite des milliers de fils, où la navette monte et descend sans cesse, où les fils glissent invisibles, où mille noeuds se forment d'un seul coup: le philosophe entre ensuite, et vous démontre qu'il doit en être ainsi: le premier est cela, le second cela, donc le troisième et le quatrième cela; et que si le premier et le second

n'existaient pas, le troisième et le quatrième n'existeraient pas davantage. Les étudiants de tous les pays prisent fort ce raisonnement, et aucun d'eux pourtant n'est devenu tisserand." Et *Hélène* (partie du *Second Faust* publiée en 1827). Qui sait lire ce nom? Les Grecs qui se donnaient le nom d'Hellènes: "Identifiant Hélène successivement à l'Eris, la Guerre, à l'Até, la Vengeance divine, et à l'Erinys fille de Nuit. Hélène représente encore la *tromperie* de l'apparence.

Je dirais donc que d'abord ce qui s'est montré en Iliou, c'est le charme d'une mer resplendissante par un jour de beau temps, une image prometteuse de tendre prospérité, un trait entrant délicieusement par les yeux, une

Révolutions pour plus d'un Faust

Transformation!
Révolutions pour plus d'un Faust met en scène les questions que tout sujet se vivant pose à l'Histoire et s'entend poser par le réel auquel l'Histoire donne accès et fait écran.

Un Faust voyageur, curieux, vers le Vrai, par quelle porte aujourd'hui entrera-t-il sur la scène du réel? Celui qui veut se penser et penser son pouvoir d'agir, de jouer, de transformer, lorsqu'il se dresse au carrefour des lois, de son Désir, du Réel et de l'Imaginaire, de l'Action et de sa Représentation, qui sera-t-il? Comment passer du spectacle à l'opération? Que seront les Révolutions?

Comme Homunculus brise sa fiole pour rejoindre l'espace illimité du réel, dùt-il lui en coûter la vie, la Pupille s'arrachera à l'œil du Maître pour, cessant d'appartenir au seul regard, se détachant du savoir, se jeter enfin dans le mouvement de l'Histoire où il se confond avec le devenir des peuples, partageant leurs luttes d'une face à l'autre de la terre. Partout, du Brésil au Vietnam, éclateront de nouvelles Communes!

Texte des transformations, le texte lui-même est en transformation: il circule entre réflexion, fiction, récit, action sur plus d'un registre. Lieu où l'écriture se creuse en théâtre, à la façon dont le réel est toujours une scène, lieu où l'écriture est toujours emportée dans l'Histoire, hymne aux forces de la vie, *Révolutions* avance dans le fabuleux sillage d'un Faust toujours plus d'un, comme l'Histoire, par bonds, ruptures, élan dans une infinie aventure vers un sens.



Hélène Cixous

Hélène Cixous.

fleur de désir mordant
au coeur de l'homme...
(Eschyle, *Agamemnon*).

L'instrument du mensonge c'est l'image: un *eidolon* venu loger dans la pupille. La vérité, le nom l'avait dite: le nom lu par un bon interprète. Hélène est celle qui enlève: elle dérobe au mari la satisfaction substantielle du désir, le provoquant à la guerre qui ôte la vie aux hommes. Hélène enlève et elle est enlevée. Il y en a une Autre, qui est enlevée et qui enlève: c'est Perséphone, c'est la Mort. Hélène à la belle apparence dissimule sous un masque le visage de la mort: c'est la mort que nous découvrons en la démasquant. (Clémence Ramnoux, *Héraclite ou l'homme entre les choses et les mots*). Dans *Hélène* il y a l'adolescent Euphorion: "Quelle espièglerie! quel tapage! Aucune modération n'est à espérer. Il s'élançait, et ses cris réson-

naient comme le cor à travers monts et vallées. Quel désordre! quels cris!" Voici comment cet adolescent armé séduit: "Il faut que je monte toujours plus haut, que mes regards se portent toujours plus loin." Plus, plus, je plus, plus je, révolutions pour plus.

Que l'on songe à Nietzsche, pourquoi pas Nietzsche. Ainsi parlait Zarathoustra: Je ne pourrais croire qu'à un Dieu qui saurait danser. Et lorsque je vis mon démon, je le trouvais grave, minutieux, profond et solennel: c'était l'esprit de lourdeur — c'est par lui que tombent toutes choses. Ce n'est pas par la colère, c'est par le rire que l'on tue. Allons, tuons l'esprit de lourdeur! J'ai appris à marcher; depuis lors, je me laisse courir. J'ai appris à voler, depuis lors, je n'ai pas besoin qu'on me pousse pour changer de place. Maintenant je suis léger, maintenant je vole, maintenant je me vois au-dessous

de moi-même, maintenant un dieu danse en moi ("Lire et écrire").

Que l'on songe à Lénine. Ne vous laissez pas tromper par ses excuses au sujet de "l'extrême insuffisance de la forme littéraire" car "j'ai dû travailler avec la plus grande précipitation" (préface de *Que faire?*). Voyez l'ironie légère au travail dans presque toute son argumentation.

Que l'on songe à Carlos Mari ghela: "La mobilité et la rapidité du guérillero urbain doivent être supérieures à celles de la police. A cet effet il veillera: a) à être motorisé; b) à bien connaître le terrain; c) à saboter ou entraver les communications ou les moyens de transport de l'ennemi; d) à s'assurer la possession d'un armement léger." (*Pour la libération du Brésil*).

E

Tu as l'esprit secoué de tout ce que tu sais et de tout ce que tu ne sais pas; tu voudrais passer tes nuit à apprendre le monde; ton esprit veut aller si vite que tu en as le vertige; tu as presque envie d'abandonner: tu serais plus tranquille! Mais tu continues car tu connais la joie de chaque découverte.

Ta cage thoracique se gonfle à en crever tant ce chant, cette musique, t'émeuvent; tu ne comprends pas cette dilatation de ton corps; tu risques de t'envoler tant tu te sens transporté.

Tu pleures comme tu n'as jamais pleuré; ton corps va s'ef-

fondrer, s'éparpiller, couler. Pourtant quand tu as fini de pleurer tu sens ton corps léger; la circulation reprend, ton corps est plus clair, tu as envie de danser.

Tu fais l'amour, tu caresses tellement l'autre qui te caresse tout autant que tu crains presque de perdre l'esprit; mais après ton corps flotte.

Tu n'as pas peur de la connaissance, de la musique, des larmes, de l'amour; tu sais que c'est là que tu vis le plus haut.

L

Le fou parle: tous les noms de cette histoire pourront être les tiens. Mais d'abord perds-toi. Et perds-moi. Puis viens jusqu'ou nous saurons ce que nous serons. Et Toi, lecteur, si tu veux nous suivre, dévie. Et toi: ose te briser et te représenter. Ce qui est fini, passe-le! Ne prends que ce qui sera. Si tu tiens à tes yeux, alors ne me cherche pas. Mais si tu tiens à chercher, alors change d'yeux! Ecoute: ne me demande pas une histoire. Fais et prends!

(Les noms du fou sont en nombre infini: Zarathoustra, Homunculus, Aphrodite, Oeil, Empédocle d'Agrigente, Parménide d'Élée, Dante la lonza, Héraclite l'obscur, Démocrite, Diogène, Thalès, Platon, Zénon, le Deuxième Faust, Anaxagore, Epicure, Eschyle, Shakespeare. Virgile, le médecin Paré, Goethe, Giordano Bruno, Egypte, Galatée, Euphorien, Hélène, Nietzsche, Mao Tsé-toung, Hô Chi-minh, Carlos Mari ghela, Helder Camara, Amour, Lutte. Vietnam, Brésil, Faust

rouge, la Commune, l'Ardent, les ouvriers, Lénine, etc.)

Et moi: Elle a un manteau clair de nuit, pourpre et doré; elle est un jeune homme et une femme ravie. Elle vole, elle déchire, elle enlève. Elle me lève.

Elle: Comment ne pas prendre feu? Et maintenant je vous ordonne de me perdre et de vous trouver...

Hélène Cixous: D'abord la lutte; ensuite le livre.

E

Dans une salle de cours d'imaginaire et de symbolique.

Les étudiantes: Pourquoi nous faire lire un texte aussi difficile? Nous n'y comprenons rien, nous sommes sans connaissances.

L'autre: J'aimerais que nous soyons ce paysan qui décida de déplacer à coups de pioche les deux montagnes qui barraient les abords de sa maison au sud.

Les étudiantes: Qu'avons-nous à faire de cette histoire!

L'autre: Nos deux montagnes sont peut-être l'ignorance et la facilité.

Une étudiante: Ce livre est trop cher!

L'autre: L'esthétique régnante, le prix des livres et la police ont toujours mis une distance considérable entre l'écrivain et le peuple.

Des étudiantes: N'y a-t-il pas d'autres auteurs qui font un travail équivalent aujourd'hui?

L'autre: Il n'y a d'équivalence qu'entre des oeuvres faibles, qui

n'apportent presque pas d'informations artistiques. Quant aux oeuvres fortes on ne peut trouver d'équivalence à leur complexité: elles mettent en jeu trop d'éléments pour que leurs différences ne l'emportent sur leurs ressemblances, pour que leurs transformations ne l'emportent sur leurs répétitions.

Une étudiante: N'est-ce pas anti-pédagogique que de proposer à de jeunes lecteurs une oeuvre aussi difficile?

L'autre: C'est là pratiquer une pédagogie du saut, du bond. Je pense que l'esprit progresse par ruptures, par sauts, plutôt que par une série d'étapes prévues. Je suis pour les secousses, les irrptions. L'ancienne pédagogie n'a-t-elle pas fait des jeunes lecteurs d'éternels jeunes lecteurs? Je trouve le plus fort de mon plaisir dans la résistance. Je ne crains pas les oeuvres difficiles: c'est là que j'apprends le plus; mais je crains les oeuvres faciles: elles ne servent qu'à tuer la vie.

L'étudiante rouge: Pourquoi ce texte reprend-il autant d'anciens textes, autant d'événements historiques?

L'autre: C'est que le nouveau est produit à partir de l'ancien qu'il transforme; le nouveau qui ne tient pas compte de l'ancien ne produit qu'une surprise qui s'épuise vite. Le nouveau qui s'élabore à partir de l'ancien permet de sonder les strates de nos histoires. Il amène à découvrir des enchaînements de significations qui structurent le sujet; ainsi le moi se perd pour se retrouver, il quitte la représentation conven-

tionnelle — l'identité sociale — pour acquérir de nouvelles représentations qui le lient à une infinité d'autres sujets. *Le moi a alors plus d'un nom.*

N

Je vois passer d'abord le vieil Archimède aussi vif qu'en sa jeunesse, et toutes ces personnes que j'ai toujours tenues pour grandes et géniales, les amants du savoir et les séducteurs, les décorateurs et les poètes, tous ceux qu'une humeur brûlante pousse au-delà du temps, les curieux et les inventeurs, et jusqu'aux premiers anatomistes, tous les voyageurs que rien ne retient de voyager sur le plancher mal assuré, oui je vois passer la troupe des insatisfaits, mue par une force mystérieuse et invisible, et tous ont la légèreté de ballons plein d'air, telle qu'en rêve j'aime en avoir la jouissance. (Hélène Cixous, *Révolutions pour plus d'un Faust*, Ed. du Seuil, 1975).

Ce roman n'est pas à la mode: il n'appartient ni au nouveau roman ni au nouveau nouveau roman (lire la conférence du "culturologue" Renato Barilli dans *Nouveau Roman: hier, aujourd'hui*, I, "10/18" no 720, où il explique cette nouvelle étiquette); c'est plutôt un roman qui emprunte un mode de production fort ancien: le roman d'aventures ou pour être plus précis le roman de voyages (*Odyssée*, *La Divine Comédie*, *Don Qui-*

chotte de la manche, *Faust* et *Second Faust*, voilà du roman de voyages). L'auteur (Faust) et le fou survolent ensemble les "Ateliers de la Nature" et les événements de l'Histoire:

Orbites,

Ballon,

Ballet discontinu, voies d'autres, danses des structures, carnaval spontané des effets de culture,

grande fête de l'Histoire! Tu y danses, lecteur, tu rêves, tu sautes et tu te multiplies.

C'est là l'ouverture du livre, ouverture qui ne trompe pas; ballet, danses, carnaval: le lecteur est invité à bondir parmi les effets de culture. Qui n'a pas de culture restera en dehors du livre: qui n'a pas de culture *révolutionnaire*, celle qui propose des voyages, des aventures. On commence à saisir que le mot "révolutions" est un autre mot pour dire l'aventure, le voyage, que Faust est l'auteur et le lecteur curieux (il n'y a de culture que de la curiosité), que ce livre est pour plus d'un lecteur par son parcours infini.

OUI je vois passer la troupe des insatisfaits, mue par une force mystérieuse et invisible, et tous ont la légèreté de ballons pleins d'air, telle qu'en rêve j'aime en avoir la jouissance.

C'est à jouir du sens que le lecteur est convié, à une vie qui prenne l'air, à une insatisfaction riieuse. Oui, une écriture montante!

E

Après *Finnegans Wake* de James Joyce *Révolutions pour plus d'un Faust*, brûlot, brûle comme Giordano Bruno: voir *Prénoms de personne* (p. 317, note 1) d'Hélène Cixous.

Un étudiant: Mais qu'est-ce que brûler?

L'autre: C'est devenir un Bruno, un brûlot,...

L'étudiant: ?

L'autre: Un brûlot est un petit navire chargé de poudre qu'on envoie exploser près des navires ennemis.

L'étudiant: Pourrait-on dire (l'étudiant rit) que *Chroniques* est un brûlot au flanc de l'humanisme bourgeois?

(l'autre rit) Mais Bruno?

L'autre: Il était né à Nola, dans le Royaume de Naples, en 1548. Entré au monastère de S. Domenico Maggiore à Naples, il était prêtre depuis 1572. Mais très tôt, ce brillant sujet, ce théologien rompu à la discussion scolastique avait montré des signes de lassitude à l'égard de l'enseignement et des pratiques de l'Ecole. Son intérêt allait vers des auteurs ou des sujets marginaux, parfois interdits. Il montrait à l'égard de certains dogmes un détachement, voire un scepticisme mal tolérables. Dès lors sa vie ne fut, pendant la quinzaine d'années qui vont de 1576 à 1591, qu'une longue errance à travers une Europe déchirée par les luttes religieuses et dont les terrorismes affrontés tolèrent mal la liberté de l'exilé (Emile Namer, "Le bûcher de Giordano Bruno" dans *L'Affaire Galilée*, Galimard, 1975). Pour des

propositions jugées hérétiques par neuf cardinaux inquisiteurs "il fut conduit par les ministres de la justice au Campo di Fiore, et là déshabillé et nu, il fut attaché à un poteau et brûlé vif" le 16 février 1600.

"Au-dessus des années, au plus haut des airs, quand parfois dans un délire je brûle, pour offrir à mon esprit un asile de fraîcheur, je forme de mon feu un château, une montange, de plus hautes hauteurs. (Une odeur de fumée prend l'humanité à la gorge.) Et là-haut, pendant que je m'élève, et parcours le théâtre des airs, je commence naturellement à changer, (on brûle Bruno au Campo de Fiori en février 1600) je deviens plus mûr et cependant plus jeune, plus ignorant, plus frais et cependant plus sûr, plus fragile, mais plus fort, et cependant plus sauvage, plus arbre, et donc plus futur."

Le feu monte! Mais le feu a un autre nom: la jeune fille:

Laisse-moi! Moi aussi j'ai de la force et du courage. Ma volonté, comme la tienne, ne se laisse pas facilement forcer. Tu te fies à ton bras? tiens ferme, insensé que tu es, et je te brûle pour m'amuser. (*Elle jette des flammes et flamboie en s'élevant.*) Suis-moi dans les airs, suis-moi dans le tombeau; cherche à attrapper le but que tu as manqué. (*Hélène: Second Faust*).

Réjean Jacques

Le retour du féminin

L'émission *F comme femme(s)* me questionne dans la phallocratie. *F comme Femme(s)*, la première d'une série sur la situation des femmes en France, présentée le 26 novembre à Radio-Canada à 21 h 30, télévision. (1)

Virginia Woolf

Elle parle aux républicains espagnols de 1938 pendant la guerre civile d'Espagne: "Et si de nos jours nous écoutons les informations à la radio, nous entendons: la place des femmes est au foyer, il y a deux univers, un pour les femmes, l'autre pour les hommes, les femmes ont échoué, elles vont échouer, elles vont échouer. Même à présent, les clameurs sont telles que nous pouvons à peine nous entendre parler nous-mêmes. Elles étouffent les mots en nos bouches,

elles nous font dire ce que nous n'avons pas dit. Ecoutez cette parole ancienne (Créon à Antigone): "Celui que la cité désigne, cet homme doit être obéi, dans les plus intimes comme dans les plus grandes choses, dans les choses justes, dans l'injustice. La désobéissance est le pire fléau, nous devons défendre la cause de l'ordre et ne tolérer en aucune manière que les femmes donnent des leçons. Les femmes doivent être des femmes et ne pas aller en liberté. Des servantes, retenez-les à l'intérieur." Virginia Woolf: "C'est la voix de Créon le dictateur." Antigone: "Telles ne sont pas les lois dictées aux hommes par la justice qui traite avec les dieux". Virginia Woolf: "Mais Antigone n'avait derrière elle ni force, ni Capital. Et Créon l'a enfermée dans une prison de femmes ou dans un camp de concentration, puis dans une tombe. Et Créon, nous l'avons vu, a mené sa maison à la ruine,

(1) La suite sera probablement présentée de façon irrégulière à Radio-Canada, dans le cadre des émissions consacrées à la femme.

jonché ses terres de cadavres. Il semble qu'à écouter les voix du passé que nous soyons en train de regarder des photos de cadavres et de maisons en ruine, comme celle de votre guerre. Les choses se répètent, semble-t-il, les images et les voix. Les femmes combattent le même ennemi que vous et pour les mêmes raisons. **ELLES ONT LUTTE CONTRE LA TYRAN- NIE DU PATRIARCAT COM- ME VOUS LUTTEZ CONTRE LA TYRANNIE FASCISTE**" (cette parole est transcrite de l'émission *F comme Femme(s)*).



Antigone, comme la voit Bertolt Brecht et Hélène Weigel.

L'ordre de Créon

Le mâle Créon, parce qu'il s'est approprié la force du Capital, assassine tout le corps amoureux et social d'Antigone. Donne-nous des fils, des soldats, des ouvriers, des savants, donne-nous des filles,

des ouvrières, des cuisinières, des mères, dit la société, dit le pouvoir phallocrate. Il domine, dans la division familiale et sociale du travail, les femmes sont opprimées, l'ordre de Créon, sexuel, politique et économique ne reconnaît pas l'équilibre des différences, il assujettit hommes et femmes à se vivre dans des antagonismes, il codifie dans la phallocratie. Antigone, quand elle s'oppose à Créon, joue son corps et sa vie, l'ébranlement de tout le texte patriarcal. Virginia Woolf a bien raison de dire qu'hommes et femmes, nous avons le même ennemi, tout au point chaud de notre désir des autres. La parole de Créon dicte la mort, je risque la vie de rejouer ma langue.

Des voix de femmes, d'ici et d'ailleurs, s'élèvent contre le phallocrate dictateur, "*F comme Femme(s)*, F comme futur", ce futur, cette folie des femmes, maintenant la mienne, le retour historique de ce qui a été refoulé. Je ne veux pas et ne peux pas parler à la place des femmes, je ne peux que répondre de ma différence et de mon féminin, avec elles et ils, nous conjugurons, échange de gestes et de paroles, nos langues nous épellent dans l'histoire.

Que je le veuille ou non, individu sexuel j'ai été écrit sujet de classe, au masculin de la phallocratie. Jusque dans la loi, j'ai été promu de l'ordre de Créon. Et quel ordre? Et quel masculin? Dans ses habits de roi, le phallocrate dictateur n'en finit plus de m'interpeller à la reconnaissance de son pouvoir: dominé économiquement et politiquement, j'ai été désigné idéolo-

giquement à vivre ma différence sexuelle dans un rapport de domination. Dans la division familiale et sociale du travail ma différence est codifiée et avec elle tout mon rapport à l'autre. L'oppression des femmes par le pouvoir sexuel, politique et économique de l'homme n'est pas étrangère au détournement de mon féminin.

A l'origine, le masculin et le féminin. Cela ouvre ma vie, je n'arrête plus d'aimer l'une et l'un à travers la caresse de l'autre, je me déroule tout entier, je, bi-sexuel, l'écriture de ma différence en sort toute modifiée. Le retour de mon féminin lève l'ordre de Créon, l'ordre un, hétérosexuel, l'ordre du Capital. Je conjugue à la première personne du pluriel, ce qui était divisé, enfoui, est réécrit, multiplié.

Dans la société patriarcale, mon féminin a été détourné de son désir du masculin, l'ordre de Créon écrit à perte de mon désir sexuel du masculin; l'interdit se parle au masculin de la phallogratie, dans l'ordre du langage et de l'action.

L'écriture phallograte

Créon impose à Antigone et aux femmes de ne pas aller en liberté, l'interdit est politique; l'ordre du langage appartient à Créon, à la force du Capital: "Quant à toi (Antigone), *dis-moi brièvement, sans phrases* (c'est moi qui souligne), si tu étais informée de l'interdiction que j'avais fait proclamer". L'écriture phallograte est un refoulement de la parole au féminin, un détournement de tout son ordre symbolique et historique.

"Vous avez fait de nous des mythes, des muses, des symboles, une façon comme une autre de nous reléguer à nos fourneaux", f comme femme-fleur, nymphe, étrange objet de joie et de supplice, adorable femme des neiges, Bossuet écrit que les femmes doivent se souvenir qu'après tout elles viennent d'un os surnuméraire, fascinante, le clitoris de la fée des étoiles, flammes, fécondité,...., "il y a actuellement des femmes qui se battent, il y a des femmes qui prennent la parole et je pense que même en silence, il y a des femmes qui font avancer la condition féminine même celles qui ne sont pas encore connues à l'heure actuelle."

A partir de ces paroles de femmes, de leurs luttes d'ici et d'ailleurs, je reprends le mythe d'Antigone écrit par Créon, je relie cette histoire au féminin, ils et elles sont plusieurs à remonter dans l'histoire patriarcale, l'interdit du père est levé au retour du féminin. "Quand l'homme s'interrogeait sur l'histoire de l'humanité, il disait toujours l'homme, le temps est peut-être venu de dire aussi la femme". Je me défais, dans l'ordre symbolique du langage phallograte je défais la représentation de la normalité et celle de ma différence, ce qui était non-dit est maintenant possible de nous reparler, hommes et femmes à refaire toute notre histoire, sexuelle, politique et économique.

Le retour du féminin

"Être femme, c'est être née avec un sexe féminin, être femme c'est vivre dans un corps de femme,

c'est moi, tout mon corps, c'est moi, je ne suis pas limitée au point chaud du désir des hommes; même si j'ai du mal à me trouver, à me définir dans une société d'hommes, non, non, non je ne suis pas un homme sans queue ni tête, comment être femme en dehors de l'opinion masculine?; notre sexe est lieu de plaisir, d'amour, comment le vivre, comment vivre notre sexe?; aujourd'hui, le monde reste divisé, il reste divisé en classes, il reste divisé en sexes et un monde divisé reste un monde injuste; la femme n'a pas tous les avantages qu'un homme a, elle a dans son travail par exemple une journée chargée parce que non seulement elle travaille à l'extérieur mais elle travaille chez elle également; je n'aime pas qu'on utilise mon corps et qu'on l'étale comme ça, je n'aime pas qu'on l'exploite pour faire marcher le commerce, l'ordre du Capital, si on se montre nue dans ce film, ce n'est pas pour se faire voir, ce n'est pas pour qu'ils se rincent l'oeil, c'est qu'on veut affirmer notre désir, jouissance mais pas voyeurisme, sexualité mais pas sex-shop, amour mais pas chantage; je n'ai pas l'impression du tout contrairement à ce que la société essaye de m'inculquer depuis que je suis née qu'il me manque quelque chose entre les deux jambes".

Ce texte de femmes les parle politiquement dans l'appel à la reconnaissance de leur différence sexuelle, la structure patriarcale est menacée là où l'ordre du langage du Capital les assujettit à n'être parlées qu'à travers la représentation symbolique de

l'Autre, au masculin de la phallocratie.

"Les hommes savent très peu parler leurs corps", quand ils en parlent, ils en parlent à travers la sublimation de l'autre, tout l'étagage de l'imagerie de la femme dans une certaine littérature masculine procède aussi du manque du retour de l'homme à son propre corps féminin.

Quand Virginia Woolf parle de la tyrannie fasciste, elle parle de l'homme et avec raison uniquement de l'homme. Dans l'émission *F comme femme(s)*, l'historien C.M. affirme que dans l'Histoire politique, la femme a été dans une certaine mesure "l'égale" de l'homme, il tire ses exemples de la monarchie absolue. Il ne reconnaît pas que pour avoir été l'égale de l'homme, la femme n'en a pas moins été obligée de parler et de gouverner dans l'ordre de la phallocratie. C'est pourquoi affirmer que la femme peut être fasciste, ce n'est pas reconnaître le lien de dépendance de l'ordre symbolique et politique à l'ordre du Capital, ce n'est pas reconnaître que l'idéologie prend place pour le sujet dans l'interdit du père.

Une telle méconnaissance a pu faire dire à nos historiens phalocrates, ici au Québec, que nous avons vécu dans une société matriarcale, elle a pu faire dire à d'autres que nos mères étaient fascistes. Dominées dans la division familiale et sociale du travail, elles n'ont pu pourtant nous apprendre la parole qu'à travers celle du père.

Jean-Marc Pottle

L'oreille et la voix du peuple

Les Québécois paient le plus haut niveau de taxes en Amérique du Nord. Le taux d'inflation canadien est plus élevé qu'aux Etats-Unis. Le chômage chronique persiste au Québec. Le peuple québécois, isolé dans le continent américain, craint pour la préservation de sa culture. Le système d'éducation est en crise.

Ces constats, posés par Choquette, pourraient être assumés à peu près par tout le monde. Pierre Elliott Trudeau, Robert Bourassa et René Lévesque, Samuel Walsh, Charles Gagnon et Michel Mill pourraient amorcer l'un de leurs discours par l'énumération de ces problèmes: les différences s'inscrivent dans leurs explications et, conséquemment, dans les solutions proposées.

Des discours différents

Les trois premiers posent les problèmes au sein du système capitaliste qui demeure non questionné. L'unité canadienne est le cheval de bataille de Pierre Elliott Trudeau: tous les problèmes énumérés peuvent et doivent trouver une solution au sein du Canada capitaliste et fédéraliste. Si les québécois ont plus de difficultés que, par exemple, les Ontariens, c'est dû à la faiblesse des élites québécoises: Ottawa, sous le leadership de Trudeau a pour leitmotiv de faire disparaître les disparités régionales, dont celle subie par le Québec. Pour combattre l'inflation, le Parti Libéral du Canada institue un système de contrôle des prix et des salaires, et

seuls les éternels grincheux peuvent affirmer que ce système vise surtout à faire porter le fardeau de la crise aux travailleurs. Si Robert Bourassa est fédéraliste, ce n'est pas par "idéologie": c'est une question de rentabilité! Notre premier ministre provincial a voulu se donner l'image de l'administrateur compétent, du technocrate éclairé, de l'économiste consciencieux, du comptable méticuleux. Evidemment, après cinq ans de pouvoir, son image a subi quelques éclaboussures, mais sa démagogie saura bien la restaurer en utilisant encore les erreurs de ses adversaires. René Lévesque veut civiliser, humaniser le capitalisme. Mais cela ne peut se faire au sein du fédéralisme actuel où Ottawa et Québec se disputent les juridictions au détriment du peuple québécois et même du peuple canadien. Seul un Québec libre et associé au reste du Canada pourra donner au peuple québécois les instruments nécessaires pour rendre "propre" et "humain" le capital.

Walsh, Gagnon et Mill se situent, eux, hors du système capitaliste: ils sont communistes. Samuel Walsh, leader du Parti communiste du Québec, adhère à la 3e Internationale dont le centre dirigeant est en fait l'U.R.S.S. Au Québec, il propose la formation d'un parti de masse fédéré des travailleurs afin de mener le combat contre les monopoles et afin de faire sortir de l'isolement les communistes. Charles Gagnon, leader d'*En Lutte!*, critique le révisionnisme, trouvant que la voie

révolutionnaire est toute tracée par la Chine et l'Albanie. Il propose la formation d'un parti prolétarien, objectif partagé par les autres groupements maoïstes, même s'ils s'opposent sur la ligne autour de laquelle devrait se former ce parti. Michel Mill, du G.M.R., fait partie de la tendance majoritaire de la 4e Internationale et, en cela, se distingue des deux autres groupes trotskystes dont l'un est membre de la tendance minoritaire de la 4e et dont l'autre veut "reconstruire" la 4e. Au Québec, il propose la formation d'un parti révolutionnaire des travailleurs.

Jérôme Choquette s'oppose aux seconds: il n'est pas communiste, ni marxiste et même pas socialiste ou social-démocrate (1). Comme les premiers, il est un défenseur du capitalisme: "Je crois à l'entreprise privée parce que je crois à la liberté et à l'initiative individuelle". (2) Mais contrairement à Trudeau qui met l'accent sur l'unité canadienne, à Bourassa dont le slogan est l'efficacité économique et à Lévesque qui s'appuie sur le nationalisme québécois, Choquette croit que les problèmes du capitalisme peuvent trouver une solution par un retour collectif et individuel à un certain nombre de valeurs morales: "Ce qu'il y a de commun aux problèmes constatés dans les domaines financier, fiscal et économique ainsi que dans la recherche d'efficacité d'un service

(1) Les socialistes constituent l'aile gauche de la social-démocratie, et non pas l'aile droite du mouvement communiste.

(2) Discours de J. Choquette devant la Chambre de Commerce de Montréal, *La Presse*, 12 novembre 1975.

public comme celui de l'éducation, c'est la nécessité pour y remédier du sens des responsabilités, du sérieux et de la discipline." (3)

Un nouvel ordre moral

Les problèmes sociaux prennent naissance et trouvent leur solution au sein de l'individu: beaucoup de chrétiens pensent comme ça (4); Duguay et Chamberland croient aussi que la révolution est d'abord individuelle; la majorité des psychologues réduit aussi tout à l'individu. Choquette n'est donc pas seul. Mais contrairement aux derniers qui veulent soigner les troubles psychiques et contrairement aux contre-culturalistes qui aspirent à une révolution que je dirais magique de l'individu, Choquette, comme les premiers, croit que la solution consiste en un retour à des valeurs morales, en ce que je nommerais un renforcement du sur-moi.

Car, voyez-vous, nous sommes allés trop vite. Depuis '60, tout a été remis en question: réforme profonde des institutions publiques, institution d'un système de sécurité sociale "très avancé", et, surtout, chambardement de l'ordre moral qu'imposait une certaine orthodoxie religieuse. Jérôme Choquette n'est pas d'accord avec le désordre actuel. Il faut reconstruire le Québec autour d'un ordre moral dont les pivots seraient le

sens des *responsabilités*, l'esprit de *discipline* et l'adhésion au *bien commun*.

Mais comment re-construire cet ordre moral? Il faut un leader, évidemment Jérôme, qui soit l'oreille et la voix du peuple. Il faut se mettre "attentivement à l'écoute des femmes et des hommes du Québec, des jeunes et de ceux qui sont entrés dans le troisième âge, des travailleurs, des cadres et des patrons, des francophones, des anglophones et des néo-québécois. Toutes les voix doivent être entendues. Ce n'est qu'à partir de leurs préoccupations et de leurs espoirs que je pourrai définir, sans trahir personne, le bien qui puisse être partagé par tous". (5) Seul un tel leadership permettra de recréer le *consensus* perdu et tant désiré.

Mais ce consensus doit aussi être instauré parmi les grands partenaires sociaux (les syndicats, le patronat — y compris les monopoles dont les "dérèglements" remettent en question la "liberté" et "l'initiative individuelle" sur lesquelles repose l'entreprise privée — et l'État) dans la mesure où ils accepteront de subordonner leurs intérêts particuliers et égoïstes au bien commun. Sinon, c'est le "totalitarisme": "Les abus des intérêts particuliers finiront-ils par entraîner le monde entier à la société totalitaire? C'est l'issue probable à moins que des forces morales, traduites en politiques judicieuses, mettent en place un lieu démocratique réel pour que se rencontrent

(3) Ibid.

(4) Un certain nombre de chrétiens pense que les valeurs de l'évangile doivent se réaliser par et dans la transformation de la société. Le mouvement "les chrétiens politiques" est au Québec l'élément avancé de ce courant.

(5) Discours de Jérôme Choquette, *La Presse*, 12 novembre 1975.

gouvernements, institutions, partis, syndicats et entreprises." (6) Mais ce consensus des partenaires sociaux ne peut s'établir que s'il repose sur un consensus plus fondamental qui serait celui du peuple, uni autour d'un ordre moral, sous le leadership de Jérôme Choquette.

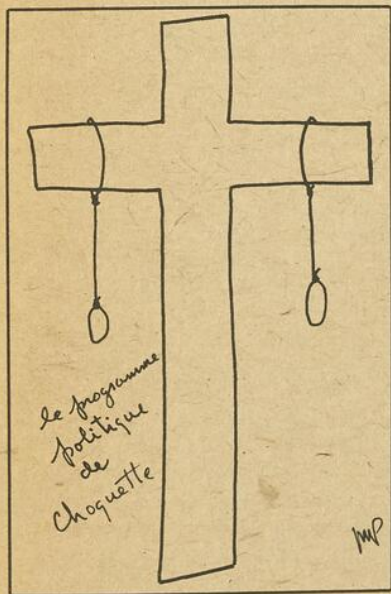
Le leader

Un *leader*, qui écoute et exprime le *peuple*, qui crée un *consensus* autour d'un *nouvel ordre moral* dont les pivots sont le sens des *responsabilités*, l'esprit de *discipline* et l'adhésion au *bien commun*, voilà le programme *politique* auquel nous convie Jérôme Choquette. Dans des périodes de crise profonde comme celle que nous vivons, il y a toujours des illuminés pour croire que la solution aux problèmes

politiques, économiques et sociaux est d'ordre moral: Jérôme Choquette en est la présente et triste illustration.

Un illuminé peut, hélas! illusionner. Qui? Faute d'études sérieuses, il est difficile d'indiquer quelle portion de l'électorat peut être fasciné par le "charisme" de Choquette. Néanmoins, s'il ne modifie pas sa position sur la question de la langue, il pourra difficilement obtenir l'adhésion de cette fraction de la minorité de langue anglaise et des nouveaux immigrants qui s'est sentie trompée et lésée par le Parti libéral de Bourassa. On peut aussi dire que Choquette canaliser le vote de ceux qui voient la solution des problèmes présents dans un retour à un passé mythique où tout était ordre, morale et religion. Mais qui sont ces électeurs en termes de groupe social ou de classe sociale? Je ne sais pas. Et, il faut avouer que la seule conscience politique de classe qui existe actuellement au Québec est la bourgeoisie, que ce soit sous une forme ou sous une autre. Même parmi la classe ouvrière, la conscience politique de classe qui prédomine maintenant est celle de la bourgeoisie, et cela sous sa forme médiatisée de conscience politique petite-bourgeoise. L'important est d'expliquer pourquoi il en est ainsi et de travailler à rendre cet "ainsi" passé.

Mais Choquette, si prétentieux soit-il, et même appuyé par ce Fabien Roy, devra s'entendre avec l'U.N. de Bellemare pour former cette troisième force. Dans la mesure où celle-ci est formée,



(6) Ibid.

quelle sera sa place sur l'échiquier électoral? Le Parti libéral de Bourassa avait réussi jusqu'ici à faire le plein de ce que, faute de meilleurs termes, on peut indiquer comme le "centre" et la "droite" de l'électorat. Cette troisième force, en marginalisant encore plus les créditistes/samsonites, devra arracher au Parti de Bourassa cet électorat conservateur qui l'appuyait. Choquette réussira-t-il ou devra-t-il, comme son prédécesseur Dupuis, se retirer sur la pointe des pieds de la scène politique? Je n'en sais rien.

La bourgeoisie, sans doute, s'interroge. D'une part, avec une 3e force, elle pourrait se retourner vers un autre parti fiable dans le cas où le Parti libéral continuerait sa descente dans la cote de popularité de l'opinion publique. D'autre part, elle doit craindre la division

des voix entre la 3e force de Choquette et les libéraux de Bourassa, division qui ne pourrait profiter qu'au Parti Québécois. Or celui-ci, même s'il se situe sur des positions bourgeoises, est réformiste. Et dans une période de crise comme celle que nous vivons actuellement, la bourgeoisie a besoin d'un pouvoir fort, qui sache mettre au pas les contestataires — aujourd'hui, essentiellement, les syndicats —, ce que jusqu'ici a réussi à réaliser le gouvernement fascisant de Bourassa. Appui au seul Parti de Bourassa ou appui à celui-ci et à la 3e force de Choquette, voilà le dilemme cornélien dans lequel se retrouve actuellement la bourgeoisie. En prononçant son discours devant la Chambre de Commerce, Jérôme Choquette reconnaissait et sollicitait l'indispensable appui de ses maîtres bourgeois.

"Les hommes peuvent être opprimés, mais ils peuvent opprimer de leur côté. Ils peuvent être dévorés, mais ils peuvent aussi en dévorer d'autres. Les gens ne parviennent pas à bouger avec une telle hiérarchie dans la répression et en fait ils n'y tiennent pas. Bougeraient-ils, qu'un mieux pourrait en résulter, mais aussi des ennuis."

Luxun

Patrick Straram le Bison ravi

Un auteur qui n'apprend rien aux écrivains n'apprend rien à personne.

Walter BENJAMIN
disant Bertolt BRECHT

J'aurais de plus en plus tendance à diviser les films en deux: ceux qui sont confortables et ceux qui ne le sont pas; les premiers sont tous abjects, les autres plus ou moins positifs.

Jacques RIVETTE

(Ce texte poursuit ceux publiés dans "Chroniques" 11, novembre 1975, et 12, décembre 1975.)

Propos recueillis au magnétophone le 27 juillet 1968. Jacques Rivette: "Vraiment, je crois que le seul rôle du cinéma, c'est de déranger, de contredire les idées toutes faites, toutes les idées toutes faites, et plus encore les schémas mentaux qui préexistent à ces idées: faire que le cinéma ne soit plus confortable. J'aurais de plus en plus tendance à diviser les films en deux: ceux qui sont confortables et ceux qui ne le sont pas; les premiers sont tous abjects, les autres plus ou moins positifs." Entretien avec Jacques Rivette, avec Jacques

Aumont, Jean-Louis Comolli, Jean Narboni et Sylvie Pierre, "Cahier du cinéma" 204, septembre 68.

L'ancien et le nouveau

Qu'entends-je par cinéma sans cinéma, cette révolution du cinéma qu'introduit "L'amour fou", bien plus que n'importe quel film de Jean Renoir ou n'importe quel film de Jean Rouch, auxquels il doit tant?

En un sens, "L'amour fou" est un film correspondant à une écriture / écrivance. Il y a spécificité du discours relatant la préparation d'"Andromaque" et la crise Claire / Sébastien, et en même temps cette

écriture, que je dis cinéma sans cinéma, est écriture par le fait même: le film en train de se faire fait partie du film, tous discutent des possibles à essayer et il y a enregistrement des événements comme ils se produisent, rapport est fait sur le présent de l'histoire vécue. (Il y a aussi écriture: l'actuel et le spécifique du film, et écriture: le commentaire "informatique" de Racine et de pratiques du théâtre et de la télévision.) Voilà qui renouvelle complètement le cinéma, geste, production révolutionnaires.

Maurice Merleau-Ponty, "Signes" (éd. Gallimard): "Or c'est au coeur de mon présent que je trouve le sens de ceux qui l'ont précédé, que je trouve de quoi comprendre la présence d'autrui au même monde, et c'est dans l'exercice même de la parole que j'apprends à comprendre. Il n'y a finalité qu'au sens où Heidegger la définissait lorsqu'il disait à peu près qu'elle est le tremblement d'une unité exposée à la contingence et qui se recrée inégalement. Et c'est à la même spontanéité non-délibérée, inépuisable, que Sartre faisait allusion quand il disait que nous sommes "condamnés à la liberté"."

Le véritable problème depuis les années 60 étant que presque tous croient pouvoir éviter cette "condamnation", et que pour n'avoir pas à assumer cette liberté ils se résignent à la non-existence, n'étant plus que "transparence" d'une Loi, soit celle de l'Ordre Etabli de l'immense majorité silencieuse, soit celle de la Doctrine de politiques qui vont constituer plus puissant encore un Etat ne pouvant se maintenir qu'en réduisant plus encore toutes les libertés (certains "marginaux" ne servant qu'à justifier et consolider un ordre ou l'autre, du catho-facho Soljenitsyne aux grands prêtres "contre-culturels" des nouvel-

les mythologies). Ici ce sont un Lacan et un Henri Lefebvre, un Sartre et un Michel Foucault qu'il faut lire, pour comprendre comment articuler dialectiquement lutte des classes et sujet, matérialisme et culture.

La culture, qui fonde et agit l'individu, indispensable au politique pour qu'il ne se réifie pas (bureaucratie et totalitarisme). Merleau-Ponty, "Signes": "L'histoire vraie vit donc tout entière de nous. C'est dans notre présent qu'elle prend la force de remettre au présent tout le reste. L'autre que je respecte vit de moi comme moi de lui. Une philosophie de l'histoire ne m'ôte aucun de mes droits, aucune de mes initiatives. Il est vrai seulement qu'elle ajoute à mes obligations de solitaire celle de comprendre d'autres situations que la mienne, de créer un chemin entre ma vie et celle des autres, c'est-à-dire de m'exprimer. Par l'action de culture, je m'installe dans des vies qui ne sont pas la mienne, je les confronte, je manifeste l'une à l'autre, je me fais responsable de toutes, je suscite une vie universelle, comme je m'installe d'un coup dans l'espace par la présence vivante et épaisse de mon corps." "Exprimer, pour le sujet parlant, c'est prendre conscience; il n'exprime pas seulement pour les autres, il exprime pour savoir lui-même ce qu'il vise."

Ainsi faut-il comprendre les deux composantes majeures du travail de renouvellement que tente Jean-Pierre Kalfon (plus encore que Sébastien). Comme Rivette, Kalfon, qui se rend compte qu'il "dirige" trop la troupe et la mise en scène, s'efforce de n'être qu'un catalyseur, que le "déclencheur" des idées et des initiatives des autres. (Rivette: "C'est la suite des conversations qu'on avait eues pendant trois mois avant le début du tournage, à

propos de Racine, à propos de Barthes, à propos des acteurs, à propos de la mise en scène. Et nous étions tout à fait d'accord sur ce principe de la non-intervention comme principe de base. L'idée que le metteur en scène, non seulement ne doit pas être un dictateur, mais ne doit pas non plus être un père." Kalfon veut qu'on dise "autrement" Racine. Rivette: "Jean-Pierre voulait obliger ses acteurs à dire les vers d'une certaine façon, il a commencé à les scander suivant les ruptures d'idées, puis à marquer ces césures en tapant dans les mains..." Sylvie Pierre: "Il empêche le vers d'intervenir contre le sens, au niveau même de la diction. Celle qu'il impose à ses acteurs s'appuie sur des unités d'idées dans la phrase, non sur celle, artificielle, de l'alexandrin. Cassé, celui-ci devient simple sous-jacence mélodique et son autorité musicale s'en trouve décuplée." ("Le film sans maître", "Cahier du cinéma" 204). Ce travail sur le dire de Racine est l'un des facteurs qui contribuent à la matérialité d'un nouveau qu'expose "**L'amour fou**".

Roland Barthes, dans son commentaire sur "**Andromaque**", dans "**Sur Racine**" (coll. "Pierres vives" / éd. du Seuil): "...dans "**Andromaque**" Racine pose une troisième fois la même question: comment passer d'un ordre ancien à un ordre nouveau? (...) L'ordre ancien est jaloux: il **maintient**. C'est l'ordre de la Fidélité (la langue du XVII^e siècle dispose ici d'un mot précieusement ambigu, à la fois politique et amoureux, c'est la **Foi**)..."

(On mesure comment s'inter-agissent travail de préparation d'"**Andromaque**" et crise amoureuse, comment fonctionne "**L'amour fou**".)

C'est encore contre toute **Foi** que s'élabore et existe "**L'amour fou**" qui

y substitue l'événement (l'Histoire) et le travail (la pratique). Mais comme Marx et Lénine savaient et disaient que le communisme était la somme de tout le savoir et toute la culture qui le précédaient, qui y conduisaient, Rivette ne s'imagine aucune génération spontanée (c'est au **critique** Rivette que je dois avant tout d'avoir appris à lire et aimer le cinéma; le titre de ma chronique découle directement d'une phrase de lui: "Plus avant, quel est le but du cinéma? Que le monde réel, tel qu'offert sur l'écran, soit aussi une idée du monde."). Aussi, dans ce travail politique qu'est une critique engendrant un culturel nouveau, non seulement Rivette filme-t-il en moderne l'ancien Racine, mais la **différence** de "**L'amour fou**" a-t-elle pour substance qui l'anime, qui la rend possible, tout le cinéma que "**L'amour fou**" transforme. En fait, "**L'amour fou**" réconcilie, combine, accomplit simultanément Méliès et Lumière, tout comme Hitchcock ou Lang et Mizoguchi ou Rossellini, en passant par Hawks et Murnau, Dreyer et Pagnol. Cette résolution des contraires s'explique d'abord par le fait que le nouveau s'origine de l'ancien, et c'est ce qu'a de spécifiquement révolutionnaire la modernité qu'appréhende Jacques Rivette, pour en finir avec un mensonge inhérent au cinéma, et inaugurer un cinéma qui soit d'abord analyse / critique — l'équivalent de la transformation du théâtre par Brecht ou de celle de l'écriture par Mallarmé et Joyce.

Parallèlement au travail politique de fait, et plutôt que prendre le politique pour prétexte mais ne servant qu'à une fiction, un "suspense", dans les termes mêmes du discours avec lequel affermit son idéologie la classe possédante / dominante, qui renforce ainsi son pouvoir sur les classes travailleu-

ses / productrices, les classes exploitées / opprimées qu'elle manipule au moyen de ce discours idéologique, il faut effectuer un travail de déconstruction des langages qu'impose cette classe possédante / dominante. Surtout au cinéma qui est génériquement illusions, mais a apparence de réalité, qui occulte entièrement le réel. Surtout que la classe possédante / dominante fait illusion en laissant le cinéma prendre le politique pour prétexte, qu'ainsi elle dévie, elle réduit à l'anecdote et / ou à la psychologie conforme à son idéologie. Ce travail de déconstruction, Rivette l'accomplit exemplairement au moyen du cinéma sans cinéma qu'il utilise pour inquiéter, déranger, forcer à réfléchir, à penser autrement le cinéma, et donc la vie, acte donc authentiquement politique, révolutionnaire, contre toutes les idées toutes faites et les schémas mentaux qui les engendrent, critique du "ce-qui-va-de-soi", de toutes les mythologies, puisqu'il y a construction d'un autre culturel, un autre culturel indispensable dans le procès de transformation des structures socio-économiques. Pour une fois y a-t-il construction après la déconstruction qu'il fallait d'abord, à laquelle trop s'arrêtent trop souvent, dans le culturel ou dans le politique.

Le travail, de critique et de construction, qu'entreprend Sébastien, s'y oppose la désintégration du couple Claire / Sébastien, accident qui l'"enveloppe" mettant en difficulté le sujet dans sa praxis. Mais n'y a-t-il pas des liens étroits entre les deux phénomènes, inter-relation des deux problématiques? Le rapport "Andromaque" / "L'amour fou" existe, qui fait tangible ce passage de l'Ancien au Nouveau (Rivette: "Il est certain que le choix d'"Andromaque" n'était pas tout à fait innocent. Les risques d'anal-

gie — si j'ose dire — entre "Andromaque" et "L'amour fou" nous ont même tellement frappés à la relecture de la pièce, que Jean-Pierre et moi avons décidé dès le début d'éviter tout rapprochement trop évident entre Racine et ce que nous faisons."). Barthes, "Sur Racine": "Le conflit n'est plus ici entre la haine et l'amour; il est beaucoup plus âprement (et justement) entre ce qui a été et ce qui veut être. Ce n'est plus la paix qui conteste la violence, ce sont deux violences qui s'affrontent; au déchaînement d'Hermione, à la "bonne conscience" d'Andromaque, répond ouvertement le "dogmatisme" de Pyrrhus. (...) ...si l'on pense la pièce en termes de Légalité, nul doute que Pyrrhus ne dirige toute l'économie des forces. Ce qui fait de lui la figure la plus émancipée de tout le théâtre racinien (et j'ose dire la plus sympathique), c'est que dans tout ce théâtre, c'est le seul personnage de bonne foi: décidé à rompre, il cherche lui-même Hermione (IV, 5), et s'explique devant elle sans recourir à aucun alibi; il n'essaie pas de se justifier, il assume ouvertement la violence de la situation, sans cynisme et sans provocation. Sa justesse vient de sa libération profonde: il ne monologue pas, il n'est pas incertain sur les signes (contrairement à Hermione, toute embarrassée dans une problématique des apparences); il veut choisir en lui-même et pour lui seul entre le passé et l'avenir, le confort étouffé d'une ancienne Légalité et le risque d'une Légalité nouvelle. Le problème pour lui, c'est de vivre, de naître à un nouvel ordre, à un nouvel âge." (On voit les analogies et les divergences entre Pyrrhus et Sébastien.)

C'est donc bien à tous les niveaux que "L'amour fou" traite de l'Ancien et le Nouveau, son pluriel, qui le fait

le plus moderne, comme le fait le plus moderne son aléatoire (comme il est fait) au lieu d'une composition selon des règles par là-même éléments de la Loi à transgresser, de l'Ancien à déconstruire pour construire le Nouveau.

"**L'amour fou**" est un film profondément politique; le cinéma ne peut avoir vertu d'éveil en traitant de thèmes directement politiques. Le cinéma qui compte est celui qui en est un de plaisir; le cinéma doit plonger les gens dans l'horreur. Les contradictions sont toutes là, toutes assumées, et ce sont elles qui fondent le pluriel de "**L'amour fou**", qui assure la circulation des sens, le nouveau (dans l'ensemble contradictoire basique de l'ancien et le nouveau, base théorique du marxisme, l'Histoire). Ce qui fait pour moi de "**L'amour fou**" l'événement principal du cinéma d'aujourd'hui, c'est qu'il ne fonctionne, qu'il n'existe, qu'il n'alerte et ne fait réfléchir autant qu'il fait plaisir, que parce qu'il est intégralement **dialectique**.

J'ai dit comment je perçois et éprouve "**L'amour fou**", quelle lectu-

re j'en fais. Il y a d'autres lectures possibles, c'est la force de "**L'amour fou**", **oeuvre ouverte**.

Le mérite exemplaire et la signification véritable de "**L'amour fou**": le travail de **LECTURE** qu'il expose et qu'il exige.

L'aléatoire et le pluriel de ce film à propos de l'Ancien et le Nouveau fondent le questionnement auquel est obligé qui le regarde et l'écoute. Qui ne voit pas plusieurs fois "**L'amour fou**" se "prive" de toute **lecture** qui soit suffisante du cinéma de la modernité (dans un champ différent des leurs mais parallèle et complémentaire, Rivette est avec Godard et Straub, et le Groulx de "**24 heures ou plus**", à l'avant-garde vraie de la vraie dialectique cinématographique d'aujourd'hui), quiconque ne voit pas plusieurs fois "**L'amour fou**" se "prive" de toute possibilité d'une **lecture / écriture** (production) de la vie à la mesure du réel.

"**L'amour fou**", c'est du cinéma, bien, mais plus que le cinéma...

2-6 août 75



4 décembre.

Madeleine Gagnon a écrit quelle lecture elle faisait de "L'amour fou" dans "Chroniques" 12, une lecture plus encore que la mienne partielle. "C'est de la souffrance d'une femme, Claire, qu'il s'agit d'abord..." Or, Claire, si l'on ne s'identifie pas au personnage, comment existe-t-elle? Il est exclu que Bulle Ogier soit Claire, elle l'interprète. Ni Rivette ni l'équipe avec laquelle il faisait le film n'auraient aussi justement rendu compte de "cette relation aliénante et aliénée du couple homme-femme où l'une est dominée dans le travail et les deux sont assujettis dans le sexe et l'amour", le film n'eût-il été fait de cette façon, cinéma sans cinéma, écriture / écriture. Ce sont donc une conception et une pratique différentes du

travail cinématographique qui ont permis d'inscrire dans le film cette souffrance de femme. Si en faire cette lecture est mâle et dans la tradition, séparer projet conscient (travail) et projet fondamental (relation femme / homme) me paraît dénoter un féminisme que son militantisme oblige à ne plus tenir compte momentanément d'un procès réel de production, ce qui me paraît peu dialectique. J'ai tenté d'expliquer à quel point était dialectique "L'amour fou", oeuvre ouverte permettant plusieurs lectures. Le prouvent assez le texte de la chère Madeleine et le mien, pour moi complémentaires et non antagonistes, qui indiquent à "Chroniques" un travail dans le même sens que celui effectué pour faire "L'amour fou", au fur et à mesure de discussions.

Nous, pour l'instant, nous disons que le cinéma est une tâche secondaire dans la révolution, mais que cette tâche secondaire est actuellement importante et qu'il est donc juste d'en faire notre activité principale.

Jean-Luc GODARD
pour le groupe Dziga Vertov

Et le cinéma, en faisant rendre gorge à la réalité, nous rappelle qu'il faut tenter de vivre.

Jean-Luc GODARD

Informations

Orgues, délices, amours

C'est à l'église Immaculée-Conception, coin rues Rachel et Papineau, qu'a lieu le 4e concert de la 10e saison de la Société de Musique Contemporaine du Québec (739-5329), le jeudi 22 janvier à 20 heures 30.

Mireille Lagacé, Bengt Hambræus et Réjean Poirier organistes, avec l'ensemble de la S.M.C. Q. dirigé par Serge Garant.

"Musique pour orgue, cor et gong" de Bruce Mather, "Tre Pezzi" de Pal Karoly, "Constellation III" de Bengt Hambræus, "Archipel V" d'André Boucourechliev, "Imaginaire IV" de Claude Ballif.

Les deux derniers sont parmi les musiciens qui provoquent le plus en moi le besoin / désir de corpus et de moments sonores différents, parmi ceux dont les compositions m'intéressent et me plaisent le plus.

(André Boucourechliev, le musicien est aussi l'auteur d'un très remarquable "Beethoven", coll. "Solfèges" 23 / éd. du Seuil, et, avec Chantal Roux de Bézieux, le traducteur d'un essai capital, "de Joyce à Boulez", "L'oeuvre ouverte" de Umberto Eco, coll. "Pierres vives" / éd. du Seuil.)

"A partir d'un certain niveau de réflexion, on est obligé de s'apercevoir que la plupart des problèmes musicaux ont des correspondants dans l'ordre ro-

manesque, que les structures musicales ont des applications romanesques. Nous n'en sommes qu'aux premiers balbutiements de cette élucidation réciproque, mais la porte est ouverte." Michel Butor, "Essais sur le roman" (coll. "Idées" 188 / éd. Gallimard).

P.S.

Traditions

A l'Outremont (programme-revue sur demande: 277-4145), les 14 et 15 janvier, à 19h.30 "Ruby Gentry" de King Vidor, une saga délirante qui brûle, à 21h.30 "Duel in the sun" du même King Vidor, un autre monument insensé — dans ces deux oeuvres d'un cinéma impossible: Jennifer Jones, elle-même un "moment" inoubliable d'un style de production qui sera à détruire mais dont certains paroxysmes demeurent des expériences qui firent aimer à certains le cinéma qu'ils allaient modifier. Le 29 janvier à 21h.30 "The Yakuza", parce que c'est un film d'un des derniers cinéastes américains qui tentèrent d'inscrire une oeuvre singulière et critique dans un système de production l'empêchant, Sydney Pollack, et pour Robert Mitchum, à la présence indiquant avec intensité un mental physique, une idée de l'homme se faisant à travers les résistances qu'il affronte, un romantisme désabusé...

Le 30 janvier à 19h. Jesse Winchester, un des plus atta-



Robert Mitchum

chants baladins de la modernité, à 21h.30 et minuit Offenback. Le 31 janvier à 19h. Ti-Jean Carignan, l'extraordinaire violoneux aux reels qui disent toute une culture toujours vivante, à 21h. 30 et minuit Octobre.

P.S.

La fascisation du régime

Résistons CSN
**à l'agression
capitaliste**

NON
AUX MESURES TRUDEAU

Dans notre éditorial d'octobre 1975, nous indiquions trois événements qui marquent la fascisation du régime ici: la crise d'octobre 1970; la riposte gouvernementale au Front commun inter-syndical en 1972; la Commission Cliche en 1974-75. Nous pourrions maintenant ajouter un quatrième événement: les mesures Trudeau qui visent les ouvriers à porter le fardeau de la crise actuelle du capitalisme.

Pour une étude du Bill C-73, on peut lire le document soumis au Conseil confédéral de la CSN le 4 novembre 1975: "Résistons à l'agression capitaliste: NON aux mesures Trudeau."

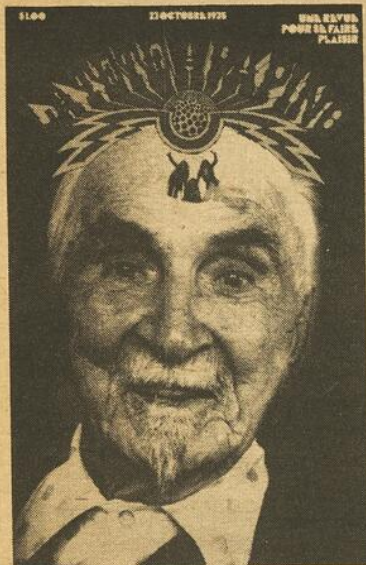
J.-M. P.

Le parti communiste canadien (marxiste-léniniste)

Le M.R.E.Q. (Mouvement Révolutionnaire des Etudiants du Québec), qui s'est maintenant fusionné avec deux autres groupes maoïstes pour former la Ligue Communiste (marxiste-léniniste) du Canada, a publié un fascicule qui constitue une critique acérée du PCC(m-l) et qui s'intitule: **Le PCC(m-l): une caricature du marxisme-léninisme**. On peut se procurer ce fascicule, entre autres, à la librairie Ho Chi Minh.

J.-M. P.

La tête à Papino, une revue pour se faire plaisir



Une nouvelle revue, promise toutes les trois semaines, une équipe qui veut se faire plaisir composée de Jean Gladu (conception graphique), du photographe Michel Giroux, des rédacteurs Roméo Bouchard, Louise Marsolais, et Jean-Pierre Dallaire, de Robert St-Jean et de Michelle St-Jean à l'administration. L'intention de la Revue: "aller à la rencontre des Québécois d'après 1970", pour faire le point, "après les grands mouvements collectifs des années '60". La question posée: **qu'est-ce qu'un vrai Québécois?** Pour y répondre, chaque membre de l'équipe se prend comme "témoin de ce grand mouvement de reconquête de nous-mêmes, de notre culture, de nos racines, qui occupe présentement beaucoup

de Québécois...". Le Québec est présenté comme un peuple de têtes à Papino. "C'est une question d'hérédité, de génération en génération. Les nouvelles têtes à Papino ont aujourd'hui 20, 25 ou 30 ans. Il est temps qu'on se prenne pour des têtes à Papino". Qu'est-ce qu'une tête à Papino? Il faudra lire les numéros subséquents pour le dire mais on peut déjà entrevoir cette tête portant le chapeau nationaliste à forte tendance chauvine supportée par une publicité qui intègre à la fois les syndicats et la bière Labatt: "On est 6 millions de presque parents, faut se parler" (p.2). En lisant ce magazine, j'en arrive à la substitution suivante: On est 6 millions de presque têtes à Papino, faut se parler.

C.S.-P.

Profession: écrivain



Le 12 janvier 1976, j'ai 42 ans. Il y a 100 ans, le 12 janvier 1876, naissait Jack London, qui se tua le 22 novembre 1916 — le 22 novembre 1971, je terminais un texte commencé la veille, "Wolf House & Cabaret de la Dernière Chance, François de-la Panam",

primitivement une préface au "Talon de fer", que devaient publier les éditions de l'Étincelle, qui est devenu l'une des écritures de "Bribes 1 / pré-textes & lectures" (éd. de l'Aurore, 1975).

Robert Davis s'était fait prendre de vitesse par l'Union Générale d'Éditions qui, passés les 50 ans après le décès de l'écrivain, après lesquels un éditeur ne paye plus de droits d'auteur, publièrent Jack London à n'en plus finir dans la collection "10 / 18": "Martin Eden" (776), "Les temps maudits" (777), "Le talon de fer" (778), "Les vagabonds du rail" (779), "Radiouse aurore" (815), "Avant Adam" (816), "L'appel de la forêt" (827), "Les pirates de San Francisco" (828), "Le loup des mers" (843), "Le Cabaret de la Dernière Chance" (844), "L'amour de la vie" (862), "Histoire des siècles futurs" (863), "La Vallée de la Lune" 1 et 2 (864 et 865), "Les condamnés à vivre" (890), "Le bureau des assassins" (891), "Le peuple de l'abîme" (927), "Histoire des îles" (928), "Souvenirs et aventures du pays de l'or" (956), "Le dieu tombé du ciel" (957). A paraître encore, entre autres: "Le vagabond des étoiles", "Rien d'autre que l'amour", "Vivre la vie", "Profession: écrivain" — des titres qui indiquent une conscience et une pratique de ce pillier d'huîtres, chercheur d'or, matelot et journaliste, auquel le tenancier de bar Heinhold paya les études qu'il décida de reprendre à 20 ans, après qu'il ait découvert Karl Marx...

Jack London vécut intensément en aventurier romantique, et en écrivain critique. "Self-made man" typiquement américain et idéaliste à la mesure d'une

générosité qui le signifiait, mais sa réflexion et son métier progressivement orientés par le matérialisme historique, il fut la première "star" de la littérature made in U.S.A., en même temps que de plus en plus d'ennemis s'acharnaient à le détruire. Ce fut l'écrivain américain qui le premier (si l'on excepte William Morris, beaucoup moins lu) se prononça pour le socialisme (il militait), et certains de ses livres inaugurèrent avec un demi-siècle d'avance la politique-fiction, qui dénonçaient le capitalisme comme ennemi principal. C'est en véritable précurseur qu'il composait ses romans (souvent autobiographiques) autour de thèmes alors impensés / impensables aux États-Unis, l'argent facteur de réification, l'oppressif institutionnalisé obligé de tout pouvoir, l'aliénation, le besoin d'aménager écologiquement le lieu des femmes et des hommes, la nécessité d'une socialisation selon aussi le culturel, le sentir et le penser l'amour, après qu'il eût été le poète de récits épiques sans pareils sur le Grand-Nord, les mers, les animaux. Les contradictions sur lesquelles Jack London fonda une écriture / écrivance où le lyrique et l'analytique s'inter-agissaient n'ont jamais été plus actuelles qu'aujourd'hui (déjà Maïakovski ne s'y était pas trompé, qui écrivit en 1917-18 le scénario de "Il n'était pas né pour l'argent" d'après "Martin Eden", interprétant dans le film le personnage de Ivan / Eden / Jack London).

Jack London sût dire ce qui l'animait, qu'aujourd'hui occultent tant de technocrates et tant de bureaucrates qui accumulent les simulacres précipitant la crise

et du sujet et du politique: "LA FONCTION LE PROPRE DE L'HOMME, C'EST DE VIVRE, PAS D'EXISTER."

P.S.

Le jazz aujourd'hui

Quoique les modes le prétendraient, rien ne commence avec Gato Barbieri ou Jean-Luc Ponty, Chick Corea ou Keith Jarrett. Ecouter des disques révèle combien peu apportent des vedettes de l'heure...

Jimmy Blanton invente un discours possible de la contrebasse dans le jazz — et j'y entends une initiative identique à celle d'Edgar Varèse "musiquant" les bruits (admirable concert Varèse de la S.M.C.Q., direction Serge Garant, le 6 novembre dernier, 10 ans jour pour jour après la mort d'un compositeur encore à découvrir). Ce que Jimmy Blanton inaugure, avec Duke Ellington, s'en nourrit 10 et 20 et 30 ans plus tard Charles Mingus, qui a assez dit l'importance pour lui du Duke, qui "écrit" et "pratique" un univers sonore nouveau parmi les plus passionnants qui soient et l'un des langages qui soient parmi ceux incitant le plus à une réflexion (qui "gène" lui-même ces autres musiques fondamentales que sont celles de Richard Davis, de Charles Haden, de Gary Peacock, de Henry Grimes). "Jack the bear" et "Across the track blues" mettent particulièrement en relief cette invention et sa beauté qui font Jimmy Blanton renouveler le possible orchestral. Nul doute que l'assise et la dynamique rythmiques dues

au Noir de 21 ans, qui va mourir 2 ans plus tard, soient pour beaucoup dans la totalité de la qualité de "Concerto for Cootie" et de "Koko", 2 oeuvres charnières dans l'histoire du jazz, — des



compositions de Duke Ellington

—la lière pour y introduire, à ce point d'intensité et de plénitude, la forme du concerto de la musique européenne (à son niveau comblant le plus: certains des concerti pour piano et orchestre de Mozart comme les interprètent Clara Haskil, Lili Kraus, Emile Guillels ou Alfred Brendel), la 2e pour l'équilibre dans la profusion de l'ensemble orchestral (à ce niveau d'exploitation de toutes les ressources des masses instrumentales à quoi parviennent un Stravinsky, un Bartok, un Berg, un Xenakis). Peu de musiques d'aujourd'hui émeuvent, satisfont et stimulent (le corps et le sens critique) comme "Concerto for Cootie" (où ce que produit le trompettiste

Cootie Williams est impensable sans la matière orchestrale de Duke Ellington à l'intérieur de laquelle il joue en solo) et "Koko", qui furent enregistrées les 15 et 6 mars 1940. Les 2 pièces (je les ai cherchées 20 ans) sont désormais sur un même disque, où il y a aussi "Chloe" (qui donnera son nom à un personnage de "L'écume des jours" de Boris Vian) et le fameux "Warm valley" où excelle Johnny Hodges, où il y a aussi la "suite" — 18 minutes — "Black, brown and beige" (1944) et le fameux "Creole love call" que chante le 26 octobre 1927 Adelaide Hall. Disque R.C.A. Victor 730.565.

P.S.

Aujourd'hui le jazz

"Le vécu est "hot" et le conçu est "cool". Ce que je préfère, c'est le "hot". D'abord le vivre, ensuite l'écrire..." écrit Henri Lefebvre dans "Le temps des méprises" (éd. Stock). Après la ré-invention du jazz par Charlie Parker, qui crée le bop entre 1940 et 1944, avec Dizzy Gillespie, Bud Powell, Thelonious Monk et quelques autres, c'est, en 1949, dans l'ordre de Gil Evans, la légendaire session "Birth of the cool" avec Miles Davis, Gerry Mulligan, Lee Konitz, John Lewis. Les meilleurs musiciens noirs, à commencer surtout par Charles Mingus, réimposeront vite un jazz plus hot, tandis que le cool deviendra un style blanc (apothéose du douteux Stan Getz). Dont le dernier avatar est l'ensemble cool des émissions de radio aujourd'hui, contenu aussi bien que forme, au moyen duquel désamorcer l'attention de l'au-

diteur, le neutraliser, l'insensibiliser / indifférencier. Mais John Coltrane, qui va permettre une autre ré-invention du jazz, la "new thing", le "free", fondera sa musique sur un alliage dialectique du hot et du cool. A l'origine: Lester Young, the President.



(Son histoire est celle d'un homme tentant de concevoir un monde autre tant il lui était difficile de vivre et d'un Noir brisé par l'Amérique.) Ce saxophoniste ténor va, à l'époque où Coleman Hawkins triomphe volumineux et expressif, révolutionner le langage de l'instrument, et celui du jazz, entre 1934 et 1940, y adjoignant pour la 11ème fois une certaine abstraction. Avec l'orchestre de Count Basie et avec Billie Holiday, dont il était l'amant (la façon dont il l'"accompagne", par exemple dans "Me myself and I" ou "I can't get started": l'instrument fait l'amour avec la voix), Lester Young (27 août 1909-15 mars

1959) introduit une invention mélodique et une tonalité comme "suspendues" dans toutes les effervescences, il "manifeste" une sorte de détachement qui met plus en relief encore par le contraste le swing. Le jazz moderne est né: Charlie Parker, John Coltrane, Albert Ayler. Le cool qu'inaugurait le Prez permettait toute une exploitation idiomatique impossible auparavant et n'en chauffait pas moins. Cette musique en apprenait à tous les autres musiciens. Mis à part "Lover man" par une Yvonne Blanc, ce qui m'a à jamais intégré vitalelement au jazz — qui explique une structure de mon écriture —, vers 1947-48: Django Reinhardt, Charlie Parker, Thelonious Monk et Lester Young. Lester Young qui "parlait" ma sensibilité — je m'entendais. Près de 30 ans j'ai cherché les sessions Alladin. Elles viennent d'être rééditées: disque Blue Note BN-LA456-H2. Pas d'analyste / historien du jazz qui n'indique dans les quelques enregistrements indispensables pour savoir et aimer cette musique, comme le "Koko" et le "Concerto for Cootie" par Duke Ellington, le "These foolish things" qu'enregistre en octobre 1945 Lester Young. Peu de musique que j'écoute avec plus d'intérêt et de plaisir aujourd'hui. Plus que jamais aujourd'hui "Lester leaps in"...

P.S.

J.-M.P.

Les gauchistes libertaires

Bernard Mataigne, dans une recherche encore inédite, démontre que le gauchisme est le défaut principal des mouvements socialistes au Québec depuis le début des années '60. Mais ce fut un gauchisme marxiste-léniniste. Il y a bien eu un début de gauchisme libertaire avec l'occupation des CEGEPs en '68 et le **Quartier Latin** de Méo Bouchard, mais ce courant n'a pu se consolider et donner naissance à un mouvement durable. En fait, les aspirations libertaires ont été reprises par la droite petite-bourgeoise, c'est-à-dire par ceux qui posent la libération avant tout en termes d'individu et de mysticisme, en d'autres mots par **Mainmise** et consorts. Cette polarisation de la petite-bourgeoisie québécoise entre une idéologie libertaire de droite et un marxisme-léninisme gauchiste et sectaire reste à expliquer.

Les discussions qu'ont eu Jean-Paul Sartre, Pierre Victor et Philippe Gavi portent précisément sur les thèmes chers à la gauche libertaire. Dans la mesure où ils nous questionnent, le livre, qui est le résultat de leurs entretiens (**On a raison de se révolter**, éd. Gallimard, Coll. La France sauvage, 1974), mérite d'être lu.

Chroniques, année 1975

(nos 1 à 12)

Editoriaux par le collectif

- no 1, janvier 1975: Les enjeux de notre lutte
- no 2, février 1975: Libération de la femme et lutte de classes (Madeleine Gagnon, Thérèse Arbic)
- no 6 / 7, juin / juillet 1975: les conditions de l'écriture au Québec (Philippe Haeck)
- no 8 / 9, août / septembre 1975: Pour une école publique, laïque, démocratique et communautaire (Céline Saint-Pierre)
- no 10, octobre 1975: la fascisation du régime (Jean-Marc Pottle)
- no 11, novembre 1975: Pour un art progressiste (Laurent-Michel Vacher)
- no 12, décembre 1975: les contradictions du théâtre au Québec (Thérèse Arbic)

Textes

Arbic, Thérèse

- Le théâtre de Michel Tremblay et la dégradation de la personne humaine en milieu ouvrier (no 1)
- La rénovation urbaine à qui ça sert? ou Québec qui dit mieux? (no 2)
- Baal de Bertolt Brecht à la télévision (no 3)
- Les luttes ouvrières au TNM (no 4)
- Raoul Duguay s'en va-t-au ciel (no 5)
- Le Grand Cirque Ordinaire (no 6 / 7)
- Théâtre politique / théâtre d'avant-garde? (no 8 / 9)

Mademoiselle Marguerite ne changera jamais? (no 10)

Visa le noir, tua le blanc (no 11)

Un spectacle éblouissant (no 12)

Audet, Noël

Quelques histoires de famille...sans conséquences? (no 1)

La semaine à Radio-Canada: de la glorification du travail à la journée du Seigneur (nos 2 et 3)

Une télévision "éducative" (no 4)

La rue des Pignons, garante des normes sociales (no 5)

Pour la langue (no 8 / 9)

Beaudet, André

Intervenir dans la langue (no 8 / 9)

Beaulieu, Victor-Lévy

L'action, dans le très urgent de sa littérature (no 6 / 7)

Bédard, Nicole

Intervenir dans la langue (no 8 / 9)

Bergeron, Léandre

Pour une langue québécoise (nos 3 et 6 / 7)

De l'attitude cocon chez certains québécois (no 4)

Les opiums des peuples (no 5)

Premières fêtes populaires d'Abitibi (no 8 / 9)

Blanchard, Jean-Guy

La révolution culturelle, une erreur de terminologie (no 8 / 9)

Charbonneau-Tissot, Claudette

Un hasard contrôlé (no 6 / 7)

Charron, François

Comment ça s'écrit (no 2)

Entretien: l'écriture change. Le 8 avril 1974, Philippe Haeck et Patrick Straram le Bison ravi parlent avec François Charron (no 3)

Cixous, Hélène

Entretien: Dora et Portrait du soleil. Madeleine Gagnon, Philippe Haeck et Patrick Straram le Bison ravi parlent avec Hélène Cixous (no 2)

Clari, Jean-Claude

Un modèle d'écriture (no 6 / 7)

Des Roches, Roger

(entre autres) comment mes textes m'écrivent (no 6 / 7)

Dort, Bernard

Entretien: sur le travail théâtral. Thérèse Arbic et Robert Chartrand parlent avec Bernard Dort (no 4)

Dumouchel, Thérèse

A Germain - entre la dépense improductive et le fascisme: Le père Noël (no 1)

- Les potins à Péladeau et cie (no 2)
"Faut marier ti-Pierre ou...comment amuser mouman" (no 3)
Le marketing innocent (nos 4 et 5)

Ethier, Diane

Le rapport Nadeau ou le programme "de crise" du Ministère de l'Éducation du Québec (no 8 / 9)

Gagné, Sylvie

Découpage d'enseignement pour une histoire sans parole... (no 8 / 9)

Gagnon, Madeleine

"Essayer de saisir cet instant entre raison et folie, cette lutte, moment décisif..." (Emma Santos) (no 1)

Les Communistes américains et la lutte des femmes (no 2)

Les ratés du système: l'asile, la prison (no 3 et 4)

L'Avortement: encore une affaire de classes (no 5)

Le journal Asteur: un exemple d'écriture militante (no 6 / 7)

Pourquoi, comment, pour qui écrire? (no 6 / 7)

Notes critiques sur "Le drame de l'enseignement du français" (no 8 / 9)

Entre Folie et Vérité (no 10 à 12)

Sur la langue (no 12)

Garneau, Michel

Une vingtaine de raisons d'écrire entre autres...(no 6 / 7)

Gervais, André

En ce métalangage que je risque (no 6 / 7)

Grande Passe, La

Entretien: Un café différent. Jean-Marc Pottie, Patrick Straram le Bison ravi et Thérèse Arbic rencontrent des travailleurs de la Grande Passe (no 10)

Haeck, Philippe

Quel amour (no 1)

La folie, la tristesse (no 2)

La poésie en 1974 (no 3)

La tête me brûle (no 4)

Des contes pour qui? (no 6 / 7)

Les yeux complémentaires (no 6 / 7)

Les étudiants, la poésie (no 8 / 9)

Des cours intéressants (no 10)

Parler québécois et écrire en québécois (no 11)

La collection "Paroles"? (no 12)

Hébert, Robert

Qu'est-ce que discourir sur l'éducation? Introduction à la lecture du rapport Nadeau (no 12)

Hénault, Gilles

Entretien: 30 ans après Refus global. Philippe Haeck, Jean-Marc Pottie et Patrick Straram le Bison ravi parlent avec Gilles Hénault (no 1)

Jacques, Réjean

- Du coke, de la bière et du poulet frit à la Kentucky (no 6 / 7)
- Format 60: recoller l'histoire (no 8 / 9)
- Les communications, l'enseignement (no 10)
- Un récit de presse, la démission de Jérôme Choquette (no 11)
- Kojak, une émission inoffensive? (no 12)

Ménard, Philippe

- Musique d'écoles et lutte de classes (no 8 / 9)

Pichette, Michel

- L'éducation permanente ou l'école à perpétuité (no 8 / 9)

Piotte, Jean-Marc

- Sept-Iles du ghetto amérindien à l'invasion capitaliste (no 1)
- Lutte de classes et question nationale (no 2)
- Vivre à savoir sa mort + Marx et Freud (no 3)
- Le marxisme et la question nationale (no 4)
- Deux notes sur la langue (no 5)
- U.R.S.S. et Chine: deux voies économiques (no 5)
- La pensée de Mao Tsé-toung n'est pas stalinienne (no 6 / 7)
- Moscou et Pékin (no 8 / 9)
- Un salon littéraire (no 10)
- Pourquoi la Commission Cliche? (no 11)
- Pour qui la Commission Cliche? (no 12)

Roy, André

- Fragments, versions (no 6 / 7)

Saint-Pierre, Céline

- "Subdiviser l'homme, c'est l'exécuter; subdiviser le travail, c'est assassiner un peuple." (no 1)
- Le chronomètre d'une main, le coeur de l'autre (no 2)
- Sécurité sociale ou sécurisation politique (no 3)
- Ce qu'il faut lire dans les livres d'école (no 4)
- Ces écoles qui sont des parkings (no 5)
- Les sciences humaines, servantes du pouvoir ou de la population (no 6 / 7)
- Notes critiques sur "Le drame de l'enseignement du français" (no 8 / 9)
- Recherches sur le mouvement ouvrier au Québec (no 10)
- Du rapport Nadeau à l'injonction du Recteur Lacoste (no 12)

Samson, Jacques

- Guide des films anti-impérialistes (no 12)

Samson, Jean-Marc

- L'éducation sexuelle à l'école; une stricte nécessité (no 8 / 9)

Savary, Claire

- Quand Lacan manque la femme ou du manque de l'écriture féminine chez Lacan (no 6 / 7)

Straram le Bison ravi, Patrick

Le cinéma, bien, mais plus que le cinéma (nos 1 à 7, 10 à 12)

Un écrire critique, une érotique / politique (no 6 / 7)

Chez vous, ça va? Keep cool (no 11)

Tarrab, Gilbert

Pour une analyse institutionnelle du milieu hospitalier

(8 / 9)

Théâtre Euh!

Entretien: Un théâtre de guérilla dans les rues de Québec.

Thérèse Arbic, Léandre Bergeron et Céline Saint-Pierre parlent avec le groupe du Théâtre Euh! (no 5)

Théorét, France

Au retour du refoulé, la fiction (no 6 / 7)

Tremblay, Monique

Le piège de la connaissance du passé (no1)

Iannis Xénakis (no2)

Luc Ferrari (no3)

Une critique des conservatoires et un aperçu de leurs problèmes (no5)

Vacher, Laurent-Michel

Des goûts et des classes (no1)

Art populaire, art de lutte (no2)

Modernisme, Histoire, Images (no3)

Histoire d'une lutte (no4)

Une conjoncture et quelques artistes (no5)

L'ère de l'avant-gardisme (no 6 / 7)

Remarques (no 8 / 9)

Magie du verbe ou politique de la langue? (no 10)

Mésaventures du réalisme (no 10)

Une rue pas comme les autres? (no 11)

De gauche à droite (no 12)

Vaillancourt, Armand

Entretien. Céline St-Pierre parle avec Armand Vaillancourt, sculpteur
(no 11)



**Tous les numéros antérieurs sont disponibles.
Ecrire à Chroniques C.P. 747,
Succ. N, Montréal.**

formule d'abonnement

Nom.....

Adresse.....

.....tél.:

A partir du numéro.....

Date.....Signature.....

**Abonnement d'un an (douze numéros)
:individu, \$20.00; institution, \$25.00; abonnement de
soutien, \$40.00 et plus.**

Veuillez expédier votre chèque ou mandat à l'ordre de:
CHRONIQUES, case postale 747, succursale "N", Montréal,
Qué.



Sans nier que le problème fondamental pour tous les marxistes au Québec soit celui de la liaison avec la classe ouvrière, **Chroniques** tente de faire un travail nécessaire parmi les intellectuels et les travailleurs culturels, afin de développer chez eux une conscience de classe qui allie la défense de leurs intérêts à ceux, prioritaires, de la classe ouvrière pour une nécessaire transformation révolutionnaire de la société.